

SERMONS DE TAULER

Traduction
sur les plus anciens manuscrits allemands

par les RR. PP. HUGUENY, THÉRY, O. P.

et A. L. CORIN
de l'Université de Liège

TOME II

SERMONS XXIII-LIV

Du dimanche après l'Ascension à l'Assomption

EDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE

LIBRAIRIE DESCLÉE ET C^o

30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI^e

Made in France

SERMONS DE TAULER

II

VU ET APPROUVÉ :
fr. J.-D. FOLGHERA, O. P.

VU ET APPROUVÉ :
fr. H. PETITOT, O. P.

NIHIL OBSTAT.
fr. R. LOUIS, O. P.,
Provincial.

Imprimatur.

Pictavii, 1^o Octobris 1930.

J. BRAUD,
P. g.

SERMONS XXIII-XXIX

regarder; nous devons accueillir son témoignage et le suivre dans la vraie pauvreté de notre esprit, avec une inépuisable volonté d'abandon et un amour brûlant, supportant les tentations et les luttes intérieures ou extérieures, l'angoisse de l'esprit et de la nature [d'où qu'elle vienne] : des hommes, de la chair et de l'Ennemi. Si même les tentations avaient disparu, qu'on les eût surmontées, on devrait les inviter et les prier de revenir, afin qu'elles nettoient la rouille, déposée naguère, par elles, aux mauvais jours, et qu'elles emportent celle qu'elles avaient apportée. Il est bien possible en effet que les péchés poursuivent davantage un homme noble et pur, éclairé par la grâce, et que ces fautes mieux connues développent en lui leurs images sensibles et émotives, dans sa chair et dans son sang, plus que chez un grand et grossier pécheur qui vit habituellement dans le péché. Se tenir au milieu des tentations est pour celui-là [l'homme noble et pur] une source de grande amertume, son humaine perfection s'y affirme et il s'en va ainsi à la vie éternelle, tandis que le second [le pécheur] s'en va à la mort éternelle, étant un homme méchant et injuste, ayant toujours ignoré la lutte.

Quelle est donc la cause de cette grande différence entre ces deux hommes? Tous deux ne sont-ils pas déformés par le péché, bien que de façon diverse? Voici : le bon s'y résigne pour l'amour de Dieu. Celui-ci est uniquement en son trésors et son affection, et c'est de la main [de Dieu] qu'il accepte la *convenance* et la *disconvenance*, s'abandonnant en tout à Dieu. Le méchant, lui, ne recherche pas Dieu, et il tombe dans le péché sans éprouver de tentations. Quoi que Dieu lui envoie, il lui faudrait toujours autre chose. S'il pouvait avoir de grandes grâces, sans qu'il lui en coûte rien et sans effort pénible, il serait disposé à les accepter. Ah! mes enfants, tout ce qui pourrait vous échoir, si vous aimez et recherchez Dieu en toute pureté! Rien ne pourrait vous nuire, quand bien même tous les diables de l'enfer s'infiltreraient avec toute leur malice dans votre corps et votre âme, que le monde pénétrerait dans votre sang et votre moelle, avec

toutes ses immondices. Si c'est contre votre gré, cela ne peut vous nuire un brin ; cela ne fait [au contraire] que vous préparer à un grand bien : pour cela, il suffit que vous recherchiez Dieu uniquement et en toute pureté, et absolument rien qui soit de votre intérêt propre, et que vous acceptiez sa volonté dans la *convenance* et la *disconvenance*.

5. Le Christ aussi parle de cela dans notre évangile : « *A moins que vous renaissiez une seconde fois dans l'Esprit et dans l'eau, vous ne pourrez pas entrer dans le royaume du ciel* (1). Il faut voir, dans l'Esprit, le symbole de la *convenance*, et dans l'eau, celui de la *disconvenance*. A côté de la *disconvenance* extérieure et grossière, il y a encore une *disconvenance* (2) intérieure, plus noble et plus pure, qui naît de la première. A qui saurait se tenir en cette *disconvenance*, se découvrirait et se manifesterait la connaissance de l'ineffable *disconvenance* (3), à un degré qu'aucune créature ne peut atteindre en aucune façon, car un esprit purifié dans la *disconvenance* extérieure en vient à goûter mieux la *disconvenance* (4), à sentir et à jouir davantage en elle, qu'en toute la *convenance* (5), à laquelle on peut atteindre, et qu'on peut comprendre. Plus la connaissance de cette *disconvenance-là* est claire, pure et manifeste, plus adéquate et plus intime est

(1) Jean, III, 5. Le commentaire de Tauler ne représente qu'un sens accommodative, sans autre fondement que l'usage de l'Écriture de prendre assez souvent l'eau comme symbole de ce qui nous peine et nous contrarie.

(2) Cette *disconvenance* intérieure est le sentiment pénible que la *disconvenance* extérieure du péché ou de tout autre mal nous donne de notre misère naturelle.

(3) Nous voici à la *disconvenance* métaphysique ; l'ineffable *disconvenance* est, en effet, l'abîme qui sépare du Créateur, acte pur, existant par soi, la créature tirée du néant, mélange d'acte et de puissance, être contingent nécessairement causé par un autre, et dépendant de cet autre.

(4) La *disconvenance* intérieure, le sentiment même douloureux, de sa misère.

(5) La satisfaction, la joie de l'âme.

la *convenance* (1) qui en résulte et à laquelle on parvient. Lucifer n'a pas considéré la *disconvenance*, quand il a voulu s'établir dans la *convenance*, et c'est pour cela qu'il est tombé dans une inexprimable *disconvenance*, et qu'il a perdu toute *convenance* et tout espoir de jamais la récupérer (2). Mais les adorables et nobles anges se sont tournés, au contraire, vers leur *disconvenance*, et l'ont considérée; c'est ainsi qu'ils se sont plongés dans une ineffable *convenance*.

Oh! quel ineffable fruit sortirait de ce fond, si l'esprit [illuminé par la grâce] se plongeait avec amour dans cette *disconvenance*, se liquéfiait [pour ainsi dire] dans la vraie connaissance de sa *disconvenance*, et faisait ainsi un bond par-dessus sa capacité naturelle, dans l'abîme divin!

6. L'homme qui s'est d'abord bien exercé et purifié dans la nature et l'esprit, selon son pouvoir, se sent choir délicieusement. Quand la nature a fait ainsi ce qu'elle doit faire et ne peut pas aller plus loin, étant arrivé au plus haut degré [de ses possibilités], le divin abîme vient et fait jaillir ses étincelles dans l'esprit. Par la vertu de ce secours surnaturel, l'esprit transfiguré et purifié est tiré hors de lui-même et jeté dans une recherche et un désir de Dieu, dont l'élan extraordinaire, purifié [de tout égoïsme] ne saurait s'exprimer. Les pensées sont alors immensément au-dessus de la terre, car cela se fait par la vertu divine, et cette conversion dépasse toute intelligence et tout sentiment; elle est merveilleuse et inimaginable. Bien que cette conversion soit très élevée au-dessus de toutes les autres, ces dernières l'ont préparé et toutes y ont aidé : bons vouloirs, pensées, désirs, paroles et actions, souffrances et tristesses; rien n'a été inu-

(1) La satisfaction, la joie spirituelle consécutive à la manifestation surnaturelle du bien divin.

(2) Lucifer n'a pas considéré sa misère naturelle quand il a voulu s'établir lui-même sans Dieu, dans le bonheur; c'est pour quoi il est tombé dans un inexprimable malheur. Les anges, au contraire, ayant considéré leur misère naturelle, ont cherché et trouvé, dans leur soumission complète à la volonté de Dieu, l'inexprimable *convenance* de leur éternelle félicité.

tile. Une telle conversion ne peut être le don ni d'un ange ni d'un saint, ni provoquée par rien de ce qui est au ciel et sur la terre, mais seulement par l'abîme divin, dans toute son immensité. Car cela dépasse de loin tout exercice, étant l'œuvre de la vertu divine; cela dépasse toute mesure, puisque cela provient de l'immensité divine. Dans cet état, l'esprit, purifié et transfiguré, se plonge dans les divines ténèbres, dans un calme silence et dans une inconcevable et inexprimable unification. En cet engloutissement se perd toute *convenance* et toute *disconvenance*; en cet abîme, l'esprit perd conscience de lui-même, et ne sait plus rien ni de Dieu, ni de lui-même, ni de la *convenance*, ni de la *disconvenance*, plus rien de rien, car il s'est abîmé dans l'unité de Dieu et a perdu le sentiment de toute distinction.

Mes chers enfants, celui qui veut éprouver cela, doit mourir à lui-même et à toutes créatures, vivre uniquement et exclusivement pour Dieu, ne plus vivre dans les sens, ni se répandre ici ou là, de telle ou telle manière, dans l'éparpillement de la multiplicité et de l'extériorité. Même les œuvres (extérieures) qui paraissent bonnes sont de gros obstacles pour un tel homme; mais il ne doit vivre que pour Dieu, uniquement et exclusivement en tout, saisir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu (1).

C'est ainsi qu'on arrive à la sainte, délectable et adorable Trinité dont j'avoue ne pouvoir parler, me sentant trop faible et trop indigne.

Que cette grâce nous soit accordée à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Il est bien vrai que les œuvres de vertu les meilleures sont par elles-mêmes des obstacles, si elles sont occasion de complaisance en nous-mêmes et de préoccupations des biens créés; mais quand nous les faisons sous l'inspiration du Saint-Esprit et en conformité avec la volonté de Dieu, nous avons la grâce de résister à ce péril, et ces œuvres ne sont plus que le moyen nécessaire de développer notre charité. C'est pourquoi, comme le répète souvent Tauler, un contemplatif doit aller en confiance et avec entrain à toutes les œuvres auxquelles Dieu l'appelle.

pou

1. Exo
devi
vau
et o
de
tém
de c

1. N
dison
pas r
terres
des ch
On
brons
rable
de l'ar
leur fi

(1) M
nité no
notre f
sède pa
toute ir
dans le
F. 2, Hi

à rester humble en toute circonstance, peu importe d'où te vienne et par qui te vienne l'humiliation. Celui qui cherche un objet perdu ne le cherche pas à une seule place, mais en plusieurs endroits, de-ci, de-là, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvé. Vois, mon enfant, en vérité, c'est ainsi que Dieu doit te chercher de maintes façons différentes. Laisse-toi seulement trouver sous les épreuves de toutes sortes qui t'arrivent de n'importe où et de n'importe qui ; quel que soit l'affront, quelle que soit l'humiliation, reçois-les seulement comme venant de Dieu. C'est lui qui, par là, te cherche.

Il veut avoir un homme doux ; voilà pourquoi tu dois être si souvent et si fortement secoué, afin que, tout à fait broyé par la souffrance, tu apprennes en cela la douceur.

Dieu veut avoir un homme pauvre. Livre-toi ! si l'on t'enlève biens extérieurs, amis, parents, trésors, ou n'importe lequel des biens auxquels ton cœur s'attache, c'est pour que tu puisses remettre à Dieu ton fond pauvre et nu. Dieu te cherche là, laisse-toi trouver !

Il veut avoir un homme pur : c'est lui qu'il cherche au sein de beaucoup d'adversités, afin que par elles tu sois purifié et transfiguré.

Tous les coups qui peuvent tomber ou tombent sur toi, d'où qu'ils puissent jaillir ou voler, quel que soit celui qui te les porte, ennemi ou ami, voire même ta mère, ta sœur, ta nièce, ta tante, reçois-les non pas de l'homme, mais seulement purement et simplement de Dieu, laisse-toi en cela chercher par Dieu.

• Mes chers enfants, si un homme avait une blessure dans laquelle se développât quelque gangrène et pourriture, il se laisserait faire beaucoup d'incisions et de pansements douloureux, pour qu'il ne lui arrive rien. Dans cette grande souffrance, il ne s'épargnerait pas lui-même, pour faire disparaître le mal et obtenir ainsi sa guérison. Mes chers enfants, ainsi vous devrez pareillement souffrir beaucoup plus volontiers les coups par lesquels Dieu vous cherche, afin que le fond devienne tout à fait sain et soit sauf pour l'éternité.

C'est pourquoi, quand, de l'intérieur ou du dehors quelque souffrance tombe inopinément sur toi, dis donc [à Dieu] : « Soyez le bienvenu, mon cher, unique et fidèle ami ; mais, tout de même, je n'aurais jamais cru, jamais je ne me serais attendu à vous trouver ici. » Incline-toi bien humblement devant cette épreuve, car, sache-le, Dieu te cherche en tout.

Il veut avoir en toi un homme abandonné. Eh bien, livre-toi et deviens cet abandonné.

Dieu ne cherche pas de gros chevaux et des bœufs puissants, c'est-à-dire des hommes aux grandes et fortes pratiques de piété raffinée, il ne cherche pas les hommes à grandes œuvres extérieures, il cherche seulement l'humilité et la douceur, c'est-à-dire les hommes petits et abandonnés, qui se laissent chercher par Dieu et qui, où ils sont cherchés, sont trouvés de vraies brebis.

Veux-tu devenir et être une petite brebis ? Établis-toi dans une vraie paix, toujours égale, en tout ce qui peut t'arriver, de quelque façon que ce soit. Quand tu as fait ce qui te regarde, sois en paix, et sans crainte en toutes choses, de quelque façon qu'elles arrivent. Confie tout à Dieu et abandonne-toi complètement à lui, même dans tes fautes, non pas d'une manière sensible, mais selon la raison, c'est-à-dire en te détournant d'eux, en en ayant de l'aversion. Dans ce sens, on ne s'abandonnera jamais trop ; mais, dans la sensibilité, ce pourrait être un grand obstacle (1). Ne te laisse agiter par rien, pas même par les dons de Dieu. Qu'il te

(1) Le texte est ici un peu obscur. Nous croyons cependant être à peu près sûrs de la pensée de Tauler. S'il ne peut jamais y avoir trop d'aversion pour le péché dans la volonté, il peut y avoir, dans l'imagination, des peurs obsédantes de la tentation et des troubles sensibles qui ne peuvent être mieux combattus que par l'abandon à la volonté de Dieu, et même aussi des regrets imaginatifs et des hontes également obsédantes qu'il est bon d'écarter en s'en remettant à la miséricorde divine, si on ne veut pas être paralysé dans la voie du bien et de la charité positive.

donne, qu'il te prenne; reste toujours d'humeur égale. C'est ainsi que tu deviendras un homme abandonné : quand tu recevras tout de Dieu, d'égale humeur, joie ou souffrance, amertume ou douceur, dans une paix véritable et parfaite.

8. Ah, mes enfants! c'est bien là, la brebis bien-aimée que le Seigneur a cherchée et bien trouvée. Il a préféré laisser les quatre-vingt-dix-neuf autres, oui, cent fois quatre-vingt-dix-neuf, qui sont de ces gens pleins de complaisance en eux-mêmes. Il les a laissés dans le désert, là où il y a peu de fruits. Il n'y a précisément pas ou fort peu de fruits dans ces gens qui se complaisent en eux-mêmes. Quand il a trouvé l'aimable brebis qu'il a cherchée, il la prend sur son dos ou sur son épaule, il va trouver ses amis et ses voisins, et il leur dit : « *Congratulamini mecum, réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis.* » Les amis et les voisins sont toute l'armée céleste, les anges et les saints et tous ces chers et bien-aimés amis du ciel et de la terre. Tous en ressentent une inexprimable joie, la joie qui leur vient de cette brebis est ineffable; cette joie, aucune intelligence humaine ne pourrait la concevoir et la comprendre, c'est vraiment un abîme.

Il prend alors la brebis, la toute aimable brebis, et il la met sur ses épaules, et il l'emporte avec lui. L'épaule est entre le tronc et la tête, elle tient au deux. Cela veut dire qu'il place la tout aimable brebis entre sa très sainte humanité et son adorable divinité. Sa très sainte humanité est, à ces gens, un appui qui les porte plus haut, jusqu'à l'adorable divinité. Sa toute aimable humanité se charge de ces brebis et elle soutient les chères brebis dans toutes leurs œuvres. Jusqu'ici, elles faisaient elles-mêmes leurs œuvres du dedans et du dehors (1), mais voici que maintenant Dieu les porte et il fait

(1) Dieu est le principe surnaturel de toutes les œuvres faites en état de grâce, mais il peut l'être de deux façons : de façon

Jésus-Christ, ce qui est de toute nécessité, tu es déjà un bon et saint homme. Mais si tu es appelé à devenir un homme noble, sache qu'elle dépasse toute mesure, la montée qu'il te reste à gravir (1).

2. Mes enfants, l'évangile de ce jour raconte ensuite qu'une femme, ayant perdu une drachme (2), alluma une lanterne et se mit à chercher la pièce perdue.

La femme représente la divinité; la lanterne, l'humanité divinisée (de Notre-Seigneur); la drachme, l'âme.

La drachme doit avoir trois qualités, et l'absence d'une seule de ces qualités fait qu'elle n'est plus une vraie drachme. Elle doit avoir son poids exact, sa matière, sa frappe et son effigie (3). Tout cela est absolument nécessaire.

Elle doit être d'or ou d'argent. Voilà la matière dont elle doit être faite. Ah! mes enfants! quelle merveilleuse chose que cette drachme. C'est bien une drachme d'or, c'est une chose incomparable et inconcevable, que cette toute aimable drachme! (à savoir, l'âme humaine, faite à l'image de Dieu) (4).

La drachme doit avoir son poids. Sache que le poids de cette drachme ne saurait s'estimer; elle pèse plus que le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, car Dieu est dans cette drachme, et c'est pourquoi elle pèse autant que Dieu.

(1) Ainsi donc, au-dessus du chrétien ordinaire, qui n'est appelé qu'à l'imitation des vertus de Notre-Seigneur dans la vie active, il y a la vocation spéciale de l'homme noble, de celui qui doit s'élever au sommet de la vie contemplative.

(2) Le texte dit : *un pfennig*. Nous avons cru pouvoir remplacer le terme tout à fait local de *pfennig* par le mot évangélique de drachme, dans tout le sermon, n'ayant pas les mêmes raisons que Tauler de transformer la drachme en *pfennig*.

(3) Frappe et effigie ne font qu'une seule et même qualité, la troisième; on pourrait traduire par *pile et face*.

(4) Nous complétons pour le lecteur la parole de Tauler qui, dans la conférence orale, était assez soulignée par le geste et le ton de voix pour n'avoir pas besoin d'être achevée.

non pas ce que vous pensez. Voilà ce que représente l'allumage de la lanterne.

3. La femme bouleverse donc toute la maison pour chercher la drachme. Comment se fait cette recherche dans l'homme? — De deux façons : dans l'une, l'homme est actif; dans l'autre, passif. La recherche active a lieu quand c'est l'homme qui cherche; l'autre, quand c'est lui qui est cherché. La recherche où l'homme cherche lui-même est de deux sortes : la première est intérieure, et la seconde, extérieure. La première est tout à fait différente de la seconde; elle est aussi élevée au-dessus de celle-ci que le ciel au-dessus de la terre. — L'homme cherche Dieu extérieurement, en se livrant à la pratique extérieure des bonnes œuvres les plus diverses, conformément aux avis et impulsions qu'il reçoit de Dieu, aux directions des amis de Dieu. Il s'agit surtout de la pratique de vertus telles que l'humilité, la douceur, le silence, l'abandon, et de toutes les autres vertus qu'on pratique et peut pratiquer.

L'autre sorte de recherche est bien supérieure à celle-ci. Elle consiste en ce que l'homme rentre dans son propre fond, au plus intime de lui-même, et y cherche le Seigneur, de la façon qu'il nous a lui-même indiquée, quand il a dit : *Le Royaume de Dieu est en vous* (1). Celui qui veut trouver le royaume, c'est-à-dire Dieu avec toute sa richesse, dans sa propre essence et sa propre nature, doit le chercher où il est, c'est-à-dire dans le fond le plus intime, où Dieu est plus près de l'âme et lui est beaucoup plus intimement présent qu'elle ne l'est à elle-même.

Ce fond doit être cherché et trouvé. L'homme doit entrer dans cette maison, et en renonçant à tous ses sens, à tout ce qui est sensible, à toutes les images et formes particulières qui sont apportées et déposées en lui par les sens, à toutes

(1) S. Luc, XVII, 21.

les impressions bien déterminées qu'il ait jamais reçues de l'imagination, et à toutes les représentations sensibles, oui, même dépasser les représentations rationnelles, et les opérations de la raison, qui suit les lois de sa nature de raison et sa propre activité. Quand l'homme entre dans cette maison et y cherche Dieu, il la bouleverse de fond en comble; et puis, c'est Dieu qui le cherche; lui aussi met tout sens dessus dessous dans la maison, comme fait celui qui cherche; il jette ceci d'un côté, cela d'un autre, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherche; ainsi en arrivera-t-il à cet homme. Quand l'homme est entré dans cette maison et a cherché Dieu dans ce fond le plus intime, Dieu vient aussi chercher l'homme et bouleverse la maison de fond en comble.

Je vais maintenant vous dire une pensée que tout le monde ne comprend pas, bien que cependant je parle toujours en bon allemand; mais ceux-là seuls peuvent comprendre cette pensée qui en ont déjà reçu quelque pressentiment et quelque lumière; tous les autres, non. L'entrée dans la maison ne consiste pas en ce qu'on y entre parfois, pour en sortir ensuite et s'occuper des créatures. Voici en quoi consiste le bouleversement de la maison et l'action par laquelle Dieu cherche l'homme. Toutes les représentations, toutes les formes, de quelque genre qu'elles soient, par lesquelles Dieu se présente à l'homme, lui sont totalement enlevées lorsque Dieu vient dans cette maison, dans ce fond intérieur, et tout cela est renversé comme si on ne l'avait jamais possédé. De bouleversement en bouleversement, toutes les idées particulières, toutes les lumières, tout ce qui avait été manifesté et donné à l'homme, tout ce qui s'était antérieurement passé en lui, tout cela est complètement bouleversé dans cette recherche. Et s'il était possible à la nature de supporter que ce bouleversement se renouvelât sept fois soixante-dix fois le jour et la nuit, oui, si l'homme pouvait le supporter et se laisser faire, cela lui serait plus utile que ce qu'il a jamais pu saisir par l'intelligence, et que toutes les lumières qui lui ont jamais été accordées. En ce bouleversement, l'homme

qu'il puisse unir sans difficulté la prière extérieure et l'intérieure, sans que l'une fasse obstacle à l'autre; ce serait alors l'union de la jouissance et de l'action (1). C'est bien le propre d'un homme parfait, bien intériorisé et transfiguré, que l'action et la jouissance aillent de pair, et que l'une n'empêche pas l'autre, tout comme en Dieu. En lui l'action la plus haute s'allie à la plus pure jouissance dans une unité intégrale et sans que l'une entrave l'autre, chacune étant portée à son plus haut degré d'intensité et ne gênant pas l'autre.

[En Dieu] l'action appartient en effet aux Personnes, la jouissance est attribuée à l'essence dans sa simplicité. Le Père céleste, de par sa propriété personnelle de Père, est pure action. Tout ce qui est en lui est action, puisque aussi bien prenant conscience de lui-même il engendre un Fils bien-aimé, et qu'ensuite tous deux, de concert, exhalent le Saint-Esprit (2), dans un ineffable embrassement qu'est l'amour de

faire en cette opposition? Appliquer les règles très sages de Tauler. 1° Sacrifier autant qu'on le peut la conscience mystique de Dieu, la prière intérieure, à la prière extérieure bien faite quand cette prière est d'obligation. 2° Préférer au contraire l'oraison mystique toute intérieure aux exercices des prières extérieures, qui sont de pures dévotions personnelles. 3° Demander et espérer la grâce de pouvoir conserver cette conscience mystique de Dieu, non seulement dans les exercices de prière vocale, mais même dans les occupations les plus vulgaires de ses devoirs d'état, ainsi qu'il arrive aux âmes qui ont atteint un degré supérieur de vie spirituelle.

(1) Dans tout ce sermon, le mot *jouissance* désigne la contemplation de Dieu au degré où elle nous donne en ce monde une jouissance qui est un avant-goût de celle de la vision béatifique.

(2) Pour traduire littéralement ici, il nous faudrait faire ce qu'a fait Tauler dans son dialecte : traduire en français le mot latin : *spirare*, que Tauler a traduit par *geisten*, et écrire : *Tous deux, dans l'unité de leur ineffable embrassement, respirent le Saint-Esprit*. Dans ce paragraphe de haute métaphysique théologique, Tauler oppose les *actes notionnels* de procession active qui sont la propriété des personnes de la Sainte Trinité, comme la *génération* propre au Père, la *spiration* commune au Père et

l'un pour l'autre. C'est là l'éternelle et véritable action des personnes. Il y a ensuite [en Dieu] l'aséité et la simplicité de l'essence (1). Là Dieu n'a qu'une calme et simple jouissance et un simple savourement de son être divin, et là action et jouissance ne sont qu'un (2).

4. Dieu a donné pareillement l'activité à toute créature, en imitation de la sienne, au ciel (3), au soleil, aux étoiles, et, à un degré beaucoup plus élevé qu'à toutes ces choses, aux anges et

au Fils, à la tranquille puissance de l'être divin, qui est commune aux trois personnes. Quand il dit : Le Père est pure action, il ne faut pas comprendre : est acte pur, mais le Père, à la différence du Fils et du Saint-Esprit, n'est ni engendré, ni procédant, donne sans recevoir, autant que ces mots peuvent s'employer quand on parle de Dieu ; car ils doivent être dépouillés de tout ce qui implique passage de puissance à l'acte.

Comme on peut s'en rendre compte par l'apparat critique, Vetter a changé, à tort, la ponctuation du manuscrit d'Engelberg.

(1) L'aséité est la propriété caractéristique qu'a l'être infini, d'avoir l'être de lui-même sans le devoir à aucune cause. Dieu est l'être qui existe par soi, tandis que la créature n'est jamais existante que par l'action d'un autre être.

(2) Entendons le mot *action*, ici comme tout à l'heure, au sens d'actes *notionnels* qui nous servent à distinguer les personnes d'après l'opposition de leurs relations d'origine. Il n'y a pas d'autre distinction en Dieu que celle des personnes. — Nous espérons que ces notes seront utiles au lecteur qui a quelques souvenirs de théologie, et mettront en garde les non-initiés contre des interprétations simplistes, mais il nous faudrait, non pas quelques lignes, mais des pages pour mettre à la portée des profanes ce qu'il y a de théologie dans ce paragraphe du sermon et nous ne pouvons nous empêcher de noter malicieusement que le théologien Tauler a suivi son instinct théologique. Il a oublié qu'il avait recommandé de ne pas faire trop de théologie trinitaire en chaire et dans les conversations pieuses. Nous ne l'en blâmons pas, c'est quelquefois nécessaire et toujours bon pour quelques âmes.

(3) Au ciel matériel, tel que l'entendait l'ancienne physique, à la grande voûte qui limite le monde et dont le mouvement uniforme était la mesure et la cause de tous les autres mouvements.

Seigneur souffrit sur la croix et y mourut, il avait, dans ses plus hautes facultés, la même jouissance que celle qu'il a maintenant. Ceux donc qui, maintenant, l'imitent avec le plus de fidélité dans leur application à des sujets divins, et chez lesquels action et jouissance ne font qu'un, sont ceux qui, là-haut, lui ressembleront le plus dans l'essentielle et éternelle jouissance (1).

*ne peut y
intériorité.*

5. Ah! mes enfants, les hommes qui négligent cette œuvre et laissent leurs nobles facultés inemployées, ces hommes se font à eux-mêmes un tort étonnamment grand et inquiétant; ils vivent ainsi en grand péril. Un tel homme perd son temps précieux, mérite le tourment sans mesure et insupportable du feu du purgatoire, et n'obtiendra pour l'éternité qu'une petite parcelle de récompense éternelle. Son sort sera pareil à celui d'un grossier paysan qui n'est pas en état d'être admis dans l'entourage familial du Roi et de l'approcher de trop près dans sa chambre. Ces hommes vains et extérieurs sont à jamais mille fois moins, infiniment moins capables de voir comment les nobles et intimes amis de Dieu habiteront éternellement en Dieu. Ces oisifs, en vivant intérieurement et extérieurement en dehors de Dieu, font ce qu'il faut pour exciter les mauvais esprits à les tenter et leur en donnent de grandes occasions.

6. Revenons maintenant à notre sujet. L'homme est semblable à Dieu en ce qu'il peut unir en même temps l'action et la jouissance. C'est le cas lorsque l'homme intérieur s'attache intimement à Dieu, de façon inébranlable, par la pureté et la perfection de son intention foncière. Ce désir [habituel]

(1) E. présente une lecture un peu différente : « *Ceux-là lui sont le plus semblables, qui l'imitent dans leur application à des objets divins en qui action et jouissance ne font qu'un; ceux-là lui ressembleront aussi plus tard...* »

de Dieu n'est pas ce qu'on appelle de ce nom, dans le langage de la vie extérieure, elle en est aussi différente que courir diffère de rester assis. C'est un désir tout intime de Dieu contemplé comme intérieurement présent. Cette conscience intérieure donne à l'homme la jouissance et, sous l'impulsion de cette intention, il s'applique, selon le besoin et l'utilité, à des œuvres extérieures à la jouissance, mais il n'en sort [de cette conscience intérieure] que pour y rentrer. C'est ainsi que l'intérieur surveille de très près l'extérieur, comme un maître de chantier qui a sous ses ordres beaucoup d'apprentis et de manœuvres et qui ne travaille pas lui-même. Il ne vient que rarement sur le chantier; rapidement il esquisse le plan et l'ordonnance de l'œuvre, et chacun exécute ensuite la tâche fixée. Cette direction et cette maîtrise suffisent à le faire considérer comme l'auteur de tout ce qu'ont fait les ouvriers. Cette œuvre lui est attribuée à raison de ses ordres et de ses indications et lui est plus personnelle qu'aux ouvriers qui l'ont exécutée.

Voilà précisément ce que fait l'homme intérieur et transfiguré. Intérieurement il est à sa jouissance et pourtant, grâce à la lumière de sa prudence, d'un coup d'œil il surveille les facultés extérieures et leur indique à chacune la tâche à accomplir, mais il reste intérieurement plongé et comme noyé dans la jouissance de son attachement à Dieu, sans que la liberté de cette jouissance soit aucunement gênée par ses œuvres. Toutes les œuvres extérieures servent à cette jouissance, de telle sorte qu'il n'en est point de si petite qui ne concoure en quelque chose à celle-ci. On peut dire ici que les œuvres les plus diverses ne font toutes qu'une seule bonne œuvre.

7. C'est ainsi qu'il y a dans la sainte Église une unité d'ordre qui justifie le nom de *corpus mysticum*, un corps spirituel dont la tête est Jésus-Christ et dont les membres sont multiples. Il y a l'œil qui voit tout le corps et ne se voit pas lui-même; il y a la bouche qui mange, boit, et tout cela pour

le corps et non pour elle-même. Ainsi en est-il de la main, du pied et de tous les membres divers. Chacun a sa fonction propre, et tous appartiennent à un seul et même corps, sous une seule tête. C'est ainsi que, dans toute la chrétienté, il n'est pas d'œuvre, si modeste et si petite soit-elle, son de cloche ou flambée de cierge, qui ne serve à l'accomplissement de cette œuvre intérieure.

8. Mes chers enfants, dans ce *corpus mysticum*, ce corps spirituel, il doit y avoir une aussi grande solidarité que celle que vous voyez régner entre vos membres. Aucun membre ne doit, en ne considérant que lui seul, faire du mal ou du tort aux autres, mais il doit s'identifier à eux tous, étant là, tous pour chacun et chacun pour tous. D'où, si nous connaissons dans ce corps [mystique] un membre qui ait plus de noblesse que nous ne nous en connaissons à nous-mêmes, nous devrions également le tenir pour plus précieux que nous-mêmes. De même que le bras et la main protègent plus la tête, le cœur ou l'œil, qu'ils ne se protègent eux-mêmes, ainsi devrait-il régner entre les membres de Dieu une charité si spontanée que nous devrions, avec une affection bienveillante, nous réjouir d'autant plus du bien de chacun [de nos frères] que nous le saurions plus digne et plus cher à notre noble tête. Tout ce que Notre-Seigneur voudrait, je devrais le prendre à cœur, aussi bien que ce qui est mien. Dès lors que j'aime plus le bien de mon frère qu'il ne l'aime lui-même, ce bien est plus vraiment à moi qu'à lui. S'il y a quelque chose de mal, cela lui reste; mais le bien que j'aime en lui, ce bien est vraiment à moi.

Que saint Paul ait eu un ravissement, c'est que Dieu le voulait pour lui, et non pas pour moi; mais si je goûte la volonté de Dieu, ce ravissement m'est plus cher en saint Paul qu'en moi-même, et une fois que je l'aime vraiment en lui, ce ravissement et tout ce que Dieu a fait à l'apôtre est aussi vraiment mien que sien, dès lors que je l'aime en lui aussi bien que s'il était en moi. Je dois avoir les mêmes dis-

positions vis-à-vis de quelqu'un qui serait au-delà des mers, fût-il mon ennemi. Telle est la solidarité qui convient au Corps spirituel. C'est ainsi que je puis devenir riche de tout le bien qui se trouve dans tous les amis de Dieu, au ciel et sur la terre, et aussi de celui qui est dans la tête. Tout le bien qui appartient à la tête et aux membres, dans le ciel et sur terre, aux anges, aux saints, tout cela coulerait réellement et essentiellement en moi, si, sous la noble tête, l'amour me façonnait en la forme de la volonté de Dieu, tout comme les autres membres de ce Corps spirituel. Une fois devenu tout à fait semblable au chef, je serais revêtu de sa forme et dépouillé de la mienne.

Voyez, en vérité : il est facile ici de reconnaître si nous aimons Dieu et sa volonté ou si nous nous aimons nous-mêmes, et dans quelle mesure plus ou moins grande nous aimons ce qui est nôtre. Souvent ce qui paraît de l'or n'a pas, même au fond, autant de valeur que le cuivre. Ce sont ceux qui ont vraiment renoncé, comme il convient, à leur bien propre, qui sont les vrais pauvres en esprit, eussent-ils toutes choses en leur possession. Ah ! mes enfants, une charité toujours égale au milieu de la joie et de la souffrance est une chose rare parmi les hommes du commun.

g. Il nous faut parler maintenant des trois degrés, inférieur, moyen et supérieur, de la vie intérieure (1).

Jubilation | Le premier degré d'une vie intérieure et vertueuse, celui qui nous conduit directement le plus près de Dieu, consiste en ce que l'homme se livre complètement aux œuvres merveilleuses dans lesquelles se manifestent les ineffables dons de Dieu et où il se répand en mystérieuse bonté ; de là naît un état d'âme qui s'appelle *jubilation*.

Le second degré est une pauvreté de l'esprit et un étrange

(1) Il ne s'agit pas de la vie intérieure et spirituelle telle que nous l'entendons communément, mais déjà de ce degré supérieur de la vie spirituelle qu'est la vie mystique.

éloignement de Dieu qui laissent l'esprit dans un douloureux dépouillement.

Le troisième nous élève à un être déiforme, dans l'union de l'esprit créé avec l'esprit subsistant (1) de Dieu. C'est ce qu'on peut appeler une véritable conversion, et il n'est pas croyable que ceux qui parviennent vraiment à ce point puissent jamais se séparer de Dieu.

On arrive au premier degré, à la *jubilation*, en considérant attentivement les délicieux témoignages d'amour que Dieu nous a donnés dans les merveilles du ciel et de la terre, la merveilleuse abondance de bienfaits qu'il nous a prodigués, à nous et à toutes les créatures; [en considérant] comment tout fleurit et verdoie, comme tout est plein de Dieu; comment l'inconcevable libéralité de Dieu a répandu ses riches dons sur toute créature, comment Dieu a cherché, supporté et doté l'homme, comment il l'a invité et averti, avec quelle longanimité il l'attend; comment, par amour de l'homme, il s'est fait homme lui-même, a souffert et offert pour nous sa vie, son âme et lui-même; à quelle ineffable intimité avec lui il nous a invités, et avec quelle longanimité la Très Sainte Trinité attend cet homme pour se donner à lui en éternelle jouissance. L'homme dont l'amoureux regard pénètre toutes ces choses sent naître en lui une grande et vive joie. La claire vision d'amour de ces merveilles fait déborder son cœur de telles délices que son faible corps ne peut contenir cette joie et qu'elle éclate en manifestations toutes spéciales. Sans ce dérivatif, le sang lui sortirait peut-être par la bouche, comme cela est souvent arrivé, ou bien cet homme se sentirait écrasé sous une lourde oppression. Notre-Seigneur le comble ainsi de ses douceurs et, dans un embrasement intime, il se l'unit d'une façon très sentie. C'est ainsi que Dieu tout d'abord attire l'homme à soi, en l'excitant à

(1) *Istigen* = *existant par Lui-même*, à la différence de toutes les créatures qui n'existent que par les causes qui leur ont donné et leur conservent l'être.

sortir de lui-même et de toute dissemblance (1). Qu'il soit interdit à tout homme de s'occuper de ces enfants de Dieu, de leur créer des obstacles et de les jeter dans la multiplicité en les surchargeant de grossières pratiques ou œuvres extérieures; sinon, vous pourriez bien par là vous perdre vous-mêmes (2).

Le prieur n'a pas à demander où est allé tel frère qui est sorti du chœur, une fois le chant terminé, à moins qu'il ne s'agisse d'un homme peu sérieux: de celui-là il faut surveiller les voies et les œuvres.

Un jour que Notre-Seigneur offrait à l'un de ses amis intimes son divin baiser, l'esprit de cet ami de Dieu répondit: «Vraiment, cher Seigneur, je n'en veux pas, car la joie de ce baiser me mettrait hors de moi et je ne pourrais peut-être plus vous être utile. Comment pourrais-je continuer de prier pour vos pauvres âmes, de les aider à sortir des flammes du purgatoire et de prier aussi pour les pauvres pécheurs?» C'est qu'en effet les pécheurs et les défunts ne peuvent pas s'aider eux-mêmes (3). C'est à nous de les secourir, nous qui sommes encore dans le temps. Dieu ne peut rien faire pour eux sans notre secours, car sa justice exige satisfaction;

(1) De tout ce qui peut déformer en l'homme l'image de Dieu ou en diminuer l'éclat. Voir sermon XXVIII, p. 56-64.

(2) Avertissement aux supérieurs d'avoir à ménager les âmes vraiment contemplatives et de ne pas les écraser par une surcharge d'activité dissipante, sous prétexte que l'âme vraiment contemplative sait toujours défendre son union avec Dieu, même au milieu du surmenage.

(3) Il y a une distinction à faire entre les âmes du Purgatoire et les pécheurs. Les âmes du Purgatoire ne peuvent absolument plus rien faire pour elles-mêmes; les pécheurs, eux, ne peuvent pas non plus mériter *de condigno*; mais ils peuvent encore mériter *de congruo*, et correspondre aux grâces qui leur sont octroyées, par conséquent s'aider encore un peu; ils ne peuvent cependant pas mériter *de condigno* les grâces que la prière des justes peut leur mériter à ce titre, et qu'ils peuvent malheureusement rendre inutiles par leur obstination.

respect
 les frères
 et
 une supériorité

c'est donc aux amis de Dieu qui sont dans la vie du temps, de travailler sans relâche à cela. Quelle n'était donc pas la charité de l'homme qui, pour un tel motif, voulait se priver d'une si grande consolation!

10. Voici maintenant le second degré. Quand Dieu a entraîné l'homme bien loin de toutes choses [créées], qu'il n'est plus un enfant, quand il l'a fortifié par le rafraîchissement de la douceur, il donne alors en vérité du pain de seigle bien dur à celui qui est maintenant devenu homme et parvenu à l'âge de la maturité. A un homme de cet âge, une nourriture solide et forte est bonne et utile; il n'a plus besoin de lait et de pain blanc. Alors se présente à lui un chemin bien désert qui est tout à fait sombre et solitaire; c'est là qu'il est conduit. Sur ce chemin, Dieu lui reprend tout ce qu'il lui avait donné. L'homme est alors si complètement abandonné à lui-même qu'il ne sait plus rien, absolument rien de Dieu. Il en arrive à une telle angoisse qu'il ne sait plus s'il a jamais été dans le droit chemin, s'il y a un Dieu pour lui ou s'il n'y en a pas, et si lui-même existe ou non (1), et cela lui devient si singulièrement pénible, si pénible, que ce vaste monde lui paraît trop étroit. Il n'a plus aucun sentiment de son Dieu, il ne sait plus rien de lui et tout le reste lui déplaît. C'est comme s'il se trouvait arrêté entre deux murs et qu'il y eût une épée derrière lui et une lance acérée devant lui. Que lui reste-t-il à faire? Il ne peut ni reculer, ni avancer. Qu'il s'assye donc et qu'il dise : « O Dieu, je vous salue, amère amertume, pleine de toutes grâces. » Aimer à l'excès et être privé du bien qu'on aime (2) leur paraîtrait une épreuve plus doulou-

(1) Nous supprimons *es* dans le texte de Vetter, conformément à la rédaction originelle de E. — En le maintenant, on pourrait comprendre : « si c'est Lui (Dieu) qui lui envoie cette angoisse ou non. »

(2) Les damnés, en effet, sont privés d'un bien qu'ils n'aiment qu'instinctivement à raison du bien inné de leur nature, mais que leur volonté repousse.

reuse que l'enfer, si l'enfer était possible sur terre. Tout ce qu'on peut dire alors à cet homme le console autant qu'une pierre. Moins que tout autre chose, il ne veut entendre parler des créatures. Plus sa conscience et son sentiment de Dieu avaient été profonds, plus grandes et plus insupportables sont l'amertume et la misère de ce dépouillement.

Allons! Bon courage. Le Seigneur est sûrement tout près. Appuie-toi au tronc d'une vraie foi bien vivante; bientôt tout ira très bien. Mais dans cette torture, la pauvre âme ne peut croire que ces insupportables ténèbres puissent jamais se changer en lumière.

11. Quand Notre-Seigneur a ainsi bien préparé l'homme, par cette insupportable oppression (car cela le prépare mieux que toutes les pratiques que pourraient accomplir tous les hommes), alors le Seigneur vient et porte cette âme au troisième degré. Là, il lui enlève le voile qui lui couvrait les yeux et il lui découvre la vérité; à ce moment se lève dans son éclat le soleil resplendissant qui le tire complètement de toute sa peine. C'est, pour l'homme, comme s'il passait de la mort à la vie. Ici, le Seigneur arrache vraiment l'âme à elle-même pour l'attirer en lui. Là, il la dédommage de toute sa misère, il guérit toutes ses blessures; Dieu fait alors passer l'homme d'un mode encore humain de vie à un mode tout divin, de la détresse la plus complète à une sécurité divine. A ce degré, l'homme est tellement divinisé que tout ce qu'il est et opère, c'est Dieu qui l'est et l'opère en lui. Il est si élevé au-dessus du mode d'être naturel, qu'il devient réellement par grâce ce qu'est Dieu essentiellement par nature. Ici, l'homme a l'impression et le sentiment qu'il est comme perdu; il ne sait, il n'éprouve, il ne sent plus rien de lui-même. Il n'a plus conscience que d'un être tout simple.

Mes enfants, en être arrivé là, en vérité, c'est avoir atteint les dernières profondeurs du véritable abaissement et de l'anéantissement, qui en vérité dépasse les sens et l'intelli-

sentiment (1), suit la conversion essentielle. Quand ce qu'il y a d'innommable et de sans nom dans l'âme se tourne pleinement vers Dieu, tout ce qui a un nom dans l'homme suit ce fond innommé de l'âme et se convertit pareillement. A cette conversion répond toujours ce qui est sans nom, ce qui est innommé en Dieu, et aussi ce qui en Dieu a un nom; tout cela répond à la conversion (2). En un tel homme, Dieu proclame sa vraie paix et l'homme alors peut bien dire : « *Audiam quid loquatur, je veux entendre ce que le Seigneur dit en moi; car il dit : Paix à son peuple et à ceux qui sont recueillis en leurs cœurs* (3). » Ce sont ces hommes que saint Denys

essentielle, proposition développée dans la fin du paragraphe. Tauler est assez libre, nous l'avons déjà vu, dans ses traductions de l'Écriture, et force parfois le sens des textes, pour les mieux adapter à l'expression de sa pensée. Nous ne croyons pas cependant qu'il se soit permis un contresens aussi flagrant que celui-ci, et nous croyons plutôt que c'est le sténographe qui, ayant mal entendu la traduction orale de Tauler, a rédigé cette traduction en conformité avec le développement de pensée qui suivait. — L'erreur d'audition serait facile à expliquer : on a pu transcrire : *und der volget in*, alors que Tauler disait : *und ervolgent in* = *et ils la poursuivent*.

(1) Philip., iv, 7.

(2) Ce qu'il y a d'innommable et de sans nom dans l'âme, c'est le fond mystique qui est susceptible de la connaissance et de l'union mystique. Ce qu'il y a de nommé, c'est l'ensemble des facultés que nous connaissons. Quand ce fond est donné à Dieu, le reste suit. Ce qu'il y a d'innommé en Dieu, c'est sa vie infinie et, en particulier, le don mystérieux qu'il fait de lui-même à l'homme. Ce qu'il y a de nommé, ce sont les bienfaits et les grâces ordinaires que nous connaissons par leurs effets. Quand le fond mystérieux de l'homme se donne, Dieu se donne toujours lui aussi avec tout ce qu'il a de grâces mystiques innommées et de grâces ordinaires mieux connues.

(3) *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus; quoniam loquetur pacem in plebem suam et super sanctos suos et in eos qui convertuntur ad cor.* Ps. LXXXIV, 9, 10. — Tauler traduit ici fidèlement la Vulgate, qu'on peut toujours suivre sans crainte d'erreur théologique, mais la finale de la traduction est probablement meil-

appelle déiformes. C'est à ces hommes et à ces gens que saint Paul devait penser quand il a dit : « *Vous devez être fondés dans la charité afin que vous puissiez concevoir, avec tous les saints, quelle est la hauteur, la largeur, la profondeur et la longueur de Dieu* (1). »

Mes enfants, la hauteur et la profondeur qui se révèlent dans ces hommes, ni la raison, ni l'intelligence de personne ne sauraient la saisir. Cela surpasse tout sentiment, c'est un abîme. Ce bien n'est dévoilé qu'aux hommes qui sont extérieurement purifiés, intérieurement transfigurés et établis à demeure en eux-mêmes (2). A ces gens, le ciel et la terre et toutes les créatures ne paraissent qu'un pur néant, car ils sont eux-mêmes un ciel de Dieu; Dieu se repose en eux. De même que Notre-Seigneur enseignait le peuple assis dans la barque, Dieu se repose sur ces gens et par eux gouverne et dirige le monde entier et toutes les créatures.

7. Mes enfants, si l'homme arrive bien réellement à ce fond et à cette essence, soyez sûrs que le filet se rompra nécessairement. Ne croyez pas cependant que j'aie la prétention d'en être arrivé à cet état. Aucun maître ne devrait, il est vrai, enseigner ce qu'il n'a pas lui-même expérimenté. Il suffit cependant, en toute rigueur, qu'il aime ce dont il parle, qu'il le poursuive et n'y fasse pas obstacle.

Mais sachez-le bien : il ne peut en être autrement que je l'ai dit tantôt. Quand tant de poissons eurent été attrapés et pris dans le filet, le filet se rompit. Ainsi en est-il de l'homme dont la pêche a été si bonne qu'il est arrivé au sommet dont nous venons de parler. La nature, trop infirme pour supporter une telle vie, doit nécessairement se déchirer en sorte

leure dans les Septante qui disent : *Il parle de paix à son peuple.... et à ceux qui tournent vers lui leur cœur*. Si Tauler avait d'ailleurs connu cette traduction, il l'aurait de beaucoup préférée pour la pensée qu'elle devait appuyer.

(1) Ephes., III, 8.

(2) C'est ici que s'arrête le texte de A. 91.

que cet homme n'a plus un seul jour de bonne santé. Cela correspond bien à ce qu'écrivait sainte Hildegarde : « *L'habitation de Dieu ne s'établit pas habituellement dans un corps fort et saint* (1) », ou comme dit saint Paul : « *La vertu se parfait dans l'infirmité* (2). » Mais cette infirmité ne vient pas des observances extérieures (3), elle vient de la surabondance du débordement de la divinité inondant cet homme au point que son pauvre corps de limon ne le peut supporter. Car Dieu a tellement tiré cet homme en lui que l'homme devient aussi « décoloré » que ce qui est en Dieu, que tout ce qui est en cet homme est imprégné et informé d'une manière transcendante, si bien que Dieu fait lui-même les œuvres de cet homme. On a bien raison d'appeler déforme un tel homme, car qui le verrait, le verrait comme Dieu, — Dieu seulement par grâce assurément —, car Dieu vit et existe en lui, il y fait toutes ses œuvres et il jouit de lui-même en cet homme. C'est en de telles gens que Dieu trouve sa gloire. Ils ont bien conduit leur barque en haute mer, bien jeté leur filet et fait une pêche abondante.

Quand la barque arrive ainsi en haute mer, là où la mer est très profonde, la barque sombre avec le filet et tout se brise en même temps. Il est juste que l'esprit de propriété soit brisé et rompu, car toute chose qui veut devenir ce qu'elle n'est pas doit se défaire de ce qu'elle est. Ici le corps et l'âme sombrent d'une certaine manière dans la mer profonde. Ils perdent leurs œuvres et leurs pratiques naturelles, celles qu'ils font de façon naturelle selon leurs facultés naturelles, et quand ils s'enfoncent dans cette mer sans fond, ils n'ont plus ni paroles, ni pensées déterminées (4). Il se passe

(1) Nous n'en sommes plus au *mens sana in corpore sano* de la vie commune des chrétiens ordinaires.

(2) II Corinth., XII, 9. Il serait plus exact de traduire : *La force se parfait dans la faiblesse*.

(3) Comme du jeûne et des veilles.

(4) Littéralement : *weder worte, noch wise* ; ni paroles, ni manières.

alors pour l'homme ce qu'il s'est passé pour saint Pierre qui, tombant à ce moment aux pieds de Notre-Seigneur, lui dit des paroles insensées : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur (1). » L'homme n'a plus ni paroles ni pensées précises. Voilà un premier phénomène, et en voici un autre. L'homme à ce moment s'abîme si profondément dans son insondable néant, il devient tellement petit, si réduit à rien, qu'il en perd tout ce qu'il a jamais reçu de Dieu; il renvoie purement tout ce bien à Dieu qui en est l'auteur; il le rejette comme s'il ne l'avait nullement acquis, et il devient ainsi anéanti et nu autant que ce qui n'est rien et n'a jamais rien acquis. C'est ainsi que le néant créé s'enfonce dans le néant incréé (2), mais c'est là un état qu'on ne peut ni comprendre, ni exprimer.

C'est ici que se vérifie la parole du prophète dans le psaume : « *Abyssus abyssum invocat. L'abîme appelle l'abîme* (3). » L'abîme créé appelle en soi l'abîme incréé, et les deux abîmes ne font plus qu'une seule unité (4), un pur être divin. Là l'esprit s'est perdu dans l'esprit de Dieu, il s'est noyé dans la mer sans fond. Et cependant, mes enfants, ces hommes sont en meilleure situation qu'on ne peut le comprendre et le concevoir. Cet homme devient alors un homme

res; toujours l'inévitable *wise*, que nous croyons pouvoir traduire ici par *façons particulières de penser, concepts déterminés*.

(1) De l'avis de Tauler, Pierre aurait dû dire le contraire : Seigneur, venez à moi et sauvez-moi, car je suis un pécheur.

(2) On peut appeler Dieu le *néant incréé*, en ce sens tout à fait relatif qu'il n'est rien de tout le créé et de tout ce que nous pouvons connaître ou penser et que la négation de tout ce que nous pouvons concevoir est une des voies par où nous arrivons à la conscience de l'infini. Mais l'expression *néant incréé* n'est pas à employer couramment et peut prêter à de dangereuses méprises.

(3) Ps. XLI, 9.

(4) Qu'on se rappelle la distinction toujours réservée, unité par grâce, non par nature.

si profondément humain (1), si dégagé d'individualisme, si vertueux, si bon, d'une conduite si pleine de charité, familier et affable avec tout le monde, [avec une telle mesure] cependant, qu'on ne peut voir ou découvrir en lui aucun défaut. Ces hommes sont vis-à-vis de tous confiants et miséricordieux; ils ne sont ni sévères ni durs, mais cléments, et il n'est pas à croire que de telles gens puissent jamais être séparés de Dieu.

Que ce soit là notre partage à tous! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il.

(1) Si totalement donné au bien de tous les hommes, ses frères. Littéralement : *si essentiel*.

suivre auparavant la voie dont j'ai parlé l'autre jour. J'ai parlé alors d'un double mal ; le premier est dans la nature, en conséquence de la première chute de l'homme. L'autre mal est un mal de peine (1). Le premier consiste en ce que l'homme est enclin aux péchés, et ce mal est implanté dans la nature, il doit toujours répugner à l'homme, qui a le devoir d'employer toutes ses forces à en détourner sa volonté, en tant que ce mal est contraire à Dieu.

Le second mal vient du premier : c'est la peine, la misère ; il doit être bienvenu et bien agréé de l'homme ; la souffrance tombe, en effet, sur lui pour qu'il suive l'aimable exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui fut toujours, pendant sa vie entière, dans de grandes et pénibles souffrances. Or souvent Dieu permet que le mal de l'inclination au péché s'abatte sur l'homme pour que celui-ci, dans une chute pénible, arrive à se connaître sérieusement, apprenne à aimer, à s'abandonner volontairement sur le chemin de la peine et de toutes les souffrances, lorsqu'elles tombent sur lui et lui échoient. Mes enfants, s'abandonner à cette voie serait une si douce chose ; et, sur ce chemin de la souffrance, le plus heureux de tous, l'homme, doit continuellement abaisser son regard sur sa faiblesse, son impuissance, son indignité et son néant.

2. Ah ! celui qui étudierait cette voie, qui la comprendrait, et ne ferait aucun autre exercice que considérer sans cesse

(1) Texte impossible à comprendre pour qui n'a pas fréquenté, comme Tauler, la scolastique et appris à distinguer le mal de nature et le mal de peine. Le mal de nature n'est pas toujours douloureux, car il n'y a de douloureux et de péniblement senti que ce qui contrarie actuellement notre volonté et, malheureusement, notre volonté est trop souvent d'accord avec les mauvaises inclinations du mal de nature. Tauler appelle ici le mal de nature : laideur, souffrance ; l'appellation est justifiée. Nous ne l'employons pas dans notre traduction, par crainte de confusion avec le mal de peine.

son rien, son néant, son impuissance à faire quelque chose, verrait, en vérité, naître en lui la grâce de Dieu. Or, mes chers enfants, l'homme n'a rien de lui-même; tout appartient à Dieu en pleine et immédiate propriété. Grandes ou petites choses, tout est de Dieu, l'homme n'est rien de lui-même, si ce n'est un corrupteur de tout bien (1), intérieur et extérieur, et s'il y a quelque chose en lui, ce n'est pas du tout à lui (2). Cette vérité, l'homme ne devrait jamais la laisser sortir de son cœur; il devrait regarder son néant et, comme l'homme est très enclin à tout ce qui est mauvais, tant que la nature est laissée en liberté, il devrait employer toute son application à se connaître lui-même, à voir vers quel but tend son fond, son intention, son amour, son application, et s'il n'y a pas là quelque mauvaise herbe. Car le fond doit aller purement et uniquement à Dieu et n'avoir en vue rien d'autre que Lui. Tu dois aussi examiner, de toutes manières, tes démarches extérieures, tes paroles, tes actions, tes mœurs, ta conduite, tes vêtements et tes fréquentations, et si tu trouves que, au cours de la journée, tu as erré en quelque chose, il te faut alors, rempli de douleurs, t'en plaindre auprès de Dieu, te reconnaître coupable, t'accuser à Dieu et faire monter vers Lui un soupir sorti du tréfonds de ton cœur (3), et ainsi tout est bien vite remis en ordre.

Cette contrition intérieure du cœur est très utile. Les saints Apôtres la pratiquaient, non pas à cause de leurs

(1) Par le péché qui ne peut avoir pour cause la Cause première, acte pur, mais seulement les déficiences de la cause seconde, de la nature, force mélangée de néant.

(2) Ce qu'il y a de vie, de réalité dans le péché est encore de Dieu.

(3) C'est-à-dire une contrition profonde. La lecture *suchen* = chercher que donne Vetter est une corruption de la forme bas-rhénane *suchten* = soupirer, que nous lisons dans Vb. 2744. Le terme correspondant haut-allemand *seufftzen* se trouve dans toutes les anciennes éditions.

si tout était devant toi (1). C'est ainsi que se fera l'ascension vers le Père. Cette contemplation est beaucoup plus utile que si tu passais cinq mois à considérer distinctement comment Jésus s'est comporté à chacun des lieux de sa Passion, à la colonne, ici ou là. Au cours de cette aimable fonction sacerdotale, quand l'homme est ainsi entré seul [dans le Saint des saints] et s'y tient avec ses facultés tendues au maximum sans prononcer de parole, alors l'ange de Dieu, qui s'appelle Gabriel, se tient debout, près de l'autel, là où s'accomplit la vénérable et divine fonction. Gabriel veut dire : *Puissance divine*. Cette puissance sera donnée au prêtre pour qu'il puisse toutes choses en Notre-Seigneur. Le grand prêtre fait un tas d'herbes aromatiques et il les allume. Il s'en dégage alors une fumée dans laquelle Dieu lui parle. Ce tas, c'est une réunion de saintes vertus comme l'humilité, l'obéissance, la douceur et beaucoup d'autres. Car pour celui qui ne possède pas les vertus et qui ne s'efforce pas de les rassembler à quelque degré que ce soit, au plus bas, au moyen, ou au plus haut, pour celui-là toute la vie n'est que mensonge et ne vaut absolument rien.

6. Au tas des vertus le feu est mis par la flamme de l'amour, et il s'en élève un nuage opaque (2) dans lequel ton esprit, peut-être pendant le temps d'un demi *Ave Maria*, est comme ravi de telle sorte que le sentiment et la raison naturelle te sont enlevés. Dans ces ténèbres, Dieu te parle, en

(1) Cette considération globale des vérités est le caractère propre de la contemplation, regard amoureux dont la lentille concentre tous les rayons de lumière qu'ont pu nous fournir la méditation et l'étude détaillée qui précèdent habituellement, mais pas toujours immédiatement, la contemplation.

(2) Littéralement : un nuage, une obscurité. La conscience amoureuse de Dieu, qui ne comporte pas d'idées intermédiaires, prend une telle intensité, qu'elle supprime, pour un instant, l'agitation des recherches de la connaissance analytique à laquelle appartiennent les idées. Cf. *Introduction théol.*, n° 45; et aussi, n° 27-28.

plac untroufflées

vérité, ainsi qu'il est écrit : « *Quand toutes choses étaient en plein silence et que la nuit, les ténèbres, eurent accompli leur course, alors le Verbe fut envoyé d'en haut du trône royal* (1). » C'est ici qu'est prononcée une parole mystérieuse, et ceux qui ont des oreilles saisissent le souffle de son murmure (2). C'est ainsi qu'est annoncée la naissance qui suscitera grande et abondante joie. C'est par dame Elisabeth que s'accomplira cette naissance, car ce nom signifie : « *Accomplissement divin*. » C'est ainsi que la puissance divine (l'ange Gabriel) annonce que l'œuvre tout aimable de cette joyeuse naissance va se réaliser. Mais tout ceci n'est encore que dans les facultés inférieures.

7. Mais voilà que les raisonneurs s'en viennent avec leurs lumières naturelles, et avec cette lumière naturelle, inférieure, ils regardent dans leur fond mis à nu, vide et sans image, et ils jouissent, là, de leur lumière naturelle comme d'un bien qui leur appartient et comme si c'était Dieu lui-même, et ce n'est cependant, encore, que leur pure nature. Il y a là plus de jouissance que n'en comporte tout plaisir sensible. Mais dès lors que ces hommes restent eux-mêmes et retiennent cette lumière comme un bien qui leur serait propre, ils deviennent, en vivant dans cet état, les plus méchants et les plus nuisibles des hommes. Voici à quel signe on les reconnaîtra : ils n'ont pas suivi le chemin de la vertu et n'ont aucun souci des pratiques ordonnées à la sanctification de la vie et à la mortification des vices. Mais ils aiment leur fausse passivité intérieure, qui ne se préoccupe, ni intérieurement, ni extérieurement, de la charité agissante, et ils ont, avant le temps, donné congé aux images (3). Alors le diable vient

(1) Introït du dimanche dans l'octave de Noël, texte préféré de Tauler.

(2) Job, iv, 12 : *Venas susurri* = le « filet » de son murmure. Nous corrigeons le texte de V., d'après Vb. et C.

(3) Images ou représentations sensibles qui les excitaient à la dévotion. Ils ont abandonné l'étude et la méditation de la vie de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des Saints.

et répand en eux une fausse douceur et une fausse lumière avec lesquelles il les séduit de telle sorte qu'ils s'en vont à leur perte éternelle. Il les attire du côté de leur inclination naturelle, quelle qu'elle soit : luxure, avarice ou orgueil. Cette jouissance intérieure et ces lumières. le diable leur suggère de prétendre qu'elles sont vraiment Dieu, et de ne pas se les laisser enlever ; et, parce qu'ils les retiennent ainsi avec égoïsme, il s'ensuit qu'ils tombent dans une liberté désordonnée qu'ils suivent au gré de l'inclination de la nature. On doit fuir ces hommes plus que l'Ennemi, car ils sont, dans leurs manières, extérieurement et intérieurement, autant qu'on peut les voir, si semblables [aux justes], qu'ils ne se laissent pas reconnaître facilement.

8. Mais voici par où les justes s'en distinguent. Ils ont, eux, parcouru le chemin de la vertu, de l'humilité, de la crainte, de l'abandon, de la douceur; et pourtant, ils sont dans une grande crainte. Ils n'osent en rien s'abandonner en liberté ; ils n'ont aucune confiance en eux-mêmes, se tiennent en grande angoisse et oppression, aspirent après le secours de Dieu. Ces libertins, au contraire, sont hardis, téméraires, querelleurs, irritables, et, pour peu qu'on entre en contact avec eux, on les trouve d'humeur acariâtre, rudes de gestes et de parole, orgueilleux, et n'acceptant pas d'être humiliés.

Hélas ! comme ce qui paraît beau, maintenant, paraîtra surprenante et mortelle misère dans le monde où l'on ne pourra plus changer, ni se convertir, où l'on devra éternellement demeurer, rôti et grillé ! De cette illusion, gardez-vous donc bien, je vous le conseille. Donnez toute votre attention au vrai fond, où se fait la vraie, la divine naissance, et d'où vient à toute la chrétienté, oui, à la sainte chrétienté, tant et de si grande joie (1).

(1) Allusion aux paroles de l'ange à Zacharie : *Et tu auras de la joie et de l'exultation et beaucoup se réjouiront dans sa naissance.*
S. Luc, I, 14.

Maintenant, vous n'avez plus besoin de me demander si vous êtes sur le droit chemin ou non. Vous venez d'entendre la distinction qui vous permettra de reconnaître si vous suivez la voie droite ou la voie tortueuse. Êtes-vous engagés dans le sûr chemin de la vertu? Y êtes-vous au degré inférieur, moyen ou supérieur? Voilà ce que vous devez examiner.

9. Cette naissance apportera une grande joie. Quand cette naissance s'accomplit, elle met (1), dans l'esprit, une joie si grande, que personne ne peut en parler. Mes chers enfants, que personne ne s'avise de troubler de tels hommes, en les attirant dans la multiplicité [des œuvres extérieures], mais qu'on laisse Dieu accomplir son œuvre en eux (2). Notre-Seigneur dit dans le Livre de l'Amour : « *Je vous en conjure, par les biches des champs, n'éveillez pas la bien-aimée, avant qu'elle le veuille elle-même* (3). » Ces âmes doivent se garder elles-mêmes d'interroger des maîtres qu'elles ne comprendraient pas. Ces maîtres pourraient les mettre en grand trouble et, même d'aventure, les amener si loin du vrai chemin qu'elles n'y rentreraient pas en vingt ou quarante années. Ces personnes doivent bien veiller sur elles-mêmes, car la joie est si grande qu'elle monte, intérieurement, tout comme du vin nouveau qui bouillonne dans le tonneau. Il vaut cependant mieux qu'elle s'échappe ainsi, plutôt que de courir le risque que la nature [physique] s'en affaiblisse trop (4), car, alors, le sang jaillit de la bouche et

(1) Chez les personnes en qui s'accomplit cette naissance, mais ce n'est pas le cas de toutes les âmes, comme Tauler le dit en maints endroits et va nous le redire bientôt.

(2) Bien qu'on ne puisse pas déconcerter ces âmes, on peut ralentir leur vie intérieure, en les accablant d'œuvres extérieures, Tauler entend qu'on ménage extérieurement celles qui ont reçu certaines grâces spéciales de contemplation.

(3) Cantique des cantiques, II, 7.

(4) Vb. 2744 : *Zu quait werde = s'en irrite trop, n'en supporte la tension.*

du nez. Ceci est cependant encore très loin du plus haut degré et reste dans la nature inférieure, dans la sensibilité.

10. Mais l'ange avait dit : « *Ce vrai fruit* [de la grâce] *ne doit jamais boire de vin, ni de rien qui peut enivrer* (1). » Cela signifie que l'homme, dans lequel la naissance doit se faire, de la plus haute façon et au plus haut degré, sera conduit par un chemin plus élevé, car il y a ici [trois degrés] : le bon, le meilleur et l'excellent. Les hommes de ce chemin ne doivent rien boire de ce qui pourrait leur causer une ivresse pareille à celle des âmes dont nous venons de parler, à raison de la joie qui leur est donnée dans les objets [de leur contemplation], joie de suavité et d'émotion. Mais ils doivent être placés et poussés sur un étroit chemin plein de ténèbres et de désolation; ils y éprouvent une insupportable oppression, dont ils ne peuvent sortir. De quelque côté qu'ils se tournent, ils ne trouvent que profonde misère, désolation, désespoir et ténèbres. C'est là qu'ils doivent entrer hardiment, en s'abandonnant au Seigneur, sur ce chemin, aussi longtemps qu'il lui plaît; et le Seigneur les y laisse (2), comme s'il ne savait rien de leur angoisse; ils éprouvent alors un insupportable vide et un grand désir, et il leur faut supporter tout cela dans l'abandon. Voilà ce qu'on peut appeler une conversion essentielle, à laquelle correspond seule une récompense essentielle. Aux autres conversions, ne correspond qu'une récompense accidentelle (3).

A ce sujet, saint Thomas écrit qu'à toutes les grandes œu-

(1) *Vinum et siceram non bibet. Et ne boira ni vin, ni boisson fermentée.* Saint Luc, I, 15.

(2) Nous corrigeons Vetter d'après Vb. 2744 et l'édition de Cologne.

(3) Dans la mesure où elles ne sont que l'exercice, sans augmentation, de la vertu de charité; car la récompense essentielle, c'est-à-dire l'augmentation de la vision de Dieu dans le ciel, suit l'augmentation de la charité de quelque façon que celle-ci se produise.

vres extérieures, si grandes qu'elles soient, en tant qu'elles sont œuvres extérieures, ne correspond qu'une récompense accidentelle (1) : Mais la conversion intérieure de l'esprit en l'esprit de Dieu, celle qui part du fond, indépendamment de tout accident, et où l'homme cherche seulement Dieu, simplement et purement, par-dessus toutes les œuvres et tous les modes déterminés de prière, au-dessus de toute pensée et de toute raison, ah ! oui, voilà celle dont saint Denys dit : « C'est un amour où la raison et l'intelligence n'ont plus de part. » Telle est la véritable conversion, celle à laquelle doit, en tout temps, correspondre une récompense essentielle, et Dieu se donnant lui-même (2). Il peut y avoir d'autres conversions qui, tout en s'affirmant sous un mode ordinaire et extérieur, méritent le nom de véritable conversion, à savoir : Quand l'homme a purement et simplement Dieu en intention, ne cherchant rien autre chose, aucun autre motif que Dieu pour lui-même en lui-même. Mais la première conversion consiste, au contraire, dans un sentiment intérieur de la

(1) C'est une vérité trop méconnue. Nous mesurons le prix d'une vie et d'une œuvre à l'action apparente et extérieure de cette vie et de cette œuvre, sur les événements du monde, au *factibile*, comme on dit à l'École. Dieu a une autre mesure : Notre vie et nos actions valent quant à l'augmentation de la vision béatifique, dans la mesure où elles sont plus pénétrées d'influx et d'amour divin. Une B^{me} Imelda, morte dans une extase après sa première communion, jouira plus de Dieu que tel ou tel missionnaire vieilli dans les labeurs ou les succès de l'apostolat, ou tel ou tel docteur dont les livres auront fait grand bien dans l'Église. Les œuvres extérieures sont pourtant un moyen et, pour beaucoup, un moyen de développement obligatoire de la charité intérieure, prix de la vie.

(2) La récompense intérieure, dont parle ici Tauler, ne peut avoir qu'une récompense essentielle, puisqu'elle est tout entière augmentation de charité intérieure, par don de notre esprit à l'esprit de Dieu ; mais, comme le fait remarquer Tauler dans le paragraphe suivant, l'augmentation de la charité intérieure et du mérite peut aussi se trouver dans tout acte de vertu commandé par la charité et avec pureté d'intention.

présence de Dieu, sans forme ni mode déterminés, dans une envolée transcendante de l'esprit créé en l'esprit incréé de Dieu. L'homme ne pourrait-il qu'une seule fois, dans toute sa vie, accomplir une telle conversion, qu'il s'en trouverait bien.

11. A cet homme qui est si docile à Dieu et qui lui reste fidèle, en cette angoisse, le Seigneur doit répondre, en se donnant lui-même, et il l'attire toujours plus profondément en lui-même et en sa propre félicité. Là, l'esprit est si délicieusement entraîné, si totalement pénétré et inondé par la divinité, tellement ravi en Dieu que, dans l'unité de Dieu, il perd toute diversité.

Voilà ceux que Dieu, dès ici-bas, dédommage de toutes les peines et qui ont un véritable avant-goût de ce qui fera leur jouissance éternelle.

Voilà ceux sur qui repose la sainte Église et, s'ils n'existaient pas dans la sainte chrétienté, la chrétienté ne subsisterait pas une heure. Car, leur seule existence, le seul fait qu'ils sont, est quelque chose de plus précieux et de plus utile que toute l'activité du monde (1).

Voilà ceux dont Notre-Seigneur disait : *Qui les touche, touche à la prunelle de mes yeux* (2). C'est pourquoi prenez garde de leur faire aucun tort.

Puissions-nous tous atteindre à cela, de la manière la plus rapide et la plus glorieuse pour lui ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il.

(1) C'est pour les saints que le monde existe, comme le jardin existe pour les fleurs. S'il n'y avait plus de saints, le monde perdrait sa raison d'être : *omnia propter electos*. Sans doute, il y a les fidèles du commun, mais qu'est-ce qu'une foule sans chef, une multitude sans hiérarchie, si ce n'est un troupeau sans beauté qui ne chanterait plus la gloire du Créateur et du rédempteur du monde ?

(2) Notre-Seigneur le disait par la bouche du prophète Zacharie : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei* (Zacharie, II, 8).

Car chaque fonction et chaque activité, si modestes qu'elles soient, sont toutes des grâces, et c'est le même Esprit qui opère en toutes pour l'utilité et le profit des hommes.

Commençons par ce qu'il y a de plus humble. L'un sait filer, l'autre faire des souliers, et beaucoup savent ainsi s'occuper de pareilles choses extérieures, et d'autres ne le savent pas. Et ce sont là toutes grâces qu'opère l'esprit de Dieu. Savez-vous que si je n'étais pas prêtre, et si j'étais dans une Communauté, je considérerais comme une grande chose de pouvoir faire des souliers, et je m'appliquerais à les faire mieux que tout autre, et je serais tout disposé à gagner ainsi mon pain par le travail de mes mains (1).

Mes enfants, le pied et la main ne doivent pas avoir la prétention d'être œil. Chacun doit remplir la fonction que Dieu lui a assignée, si basse soit-elle, fonction qu'un autre ne pourrait peut-être pas remplir (2). Et, parmi nos Sœurs, chacune aussi doit remplir sa charge. Les unes savent chanter agréablement, qu'elles chantent leurs psaumes : tout cela vient de l'Esprit de Dieu. Saint Augustin dit : « Dieu est un être uniforme, divin, simple, et c'est lui cependant qui cause, par son opération, toute diversité. Il est tout en toutes choses, un en tout et tout en un. » Il n'est pas de si petit travail, de petit métier si modeste et si méprisé, qui ne vienne de Dieu, et ne soit une grâce particulière.

Chacun doit faire, pour son prochain, ce que celui-ci ne pourrait pas faire aussi bien, et rendre ainsi par amour grâce pour grâce. Sache-le, l'homme qui ne s'exerce en rien, qui ne donne rien, qui ne fait rien, pour l'utilité du prochain, en devra rendre un compte sévère à Dieu, car l'Évangile

(1) Ceci à l'intention des Frères convers et de Sœurs converses qui, parfois, n'estiment pas assez le travail qui leur est confié. Les Frères convers, dans nos anciens couvents, avaient bien souvent un métier.

(2) Il n'y a pas que les hautes fonctions qui demandent des aptitudes spéciales : celles qu'on appelle basses en demandent souvent aussi.

nous dit que l'homme est responsable et doit rendre compte de la gérance de sa maison (1). Ce qu'il a reçu de Dieu, il a le devoir et l'obligation de le rendre à un autre de ses frères, autant qu'il peut et comme Dieu le lui a donné.

3. Pourquoi donc y a-t-il maintenant tant de murmures et chacun se plaint-il que sa charge soit un obstacle, alors qu'elle vient de Dieu et que Dieu ne met obstacle à la sanctification de personne? D'où viennent alors ces blâmes dans telle ou telle conscience puisque cela [ce ministère] vient de l'Esprit de Dieu? Pourquoi murmure-t-on et montre-t-on ce mécontentement (2)? Enfant bien-aimé, sache-le, la cause de ce mécontentement ce ne sont pas tes œuvres, non, vraiment non; c'est le désordre avec lequel tu les fais. Si tu faisais tes œuvres comme il est juste et convenable, tu n'y chercherais que Dieu seul sans mélange, et non pas ta satisfaction personnelle, tu ne désirerais ni ne craindrais de plaire ou de déplaire, tu ne chercherais ni utilité ni joie, mais seulement la gloire de Dieu. Si l'on faisait ainsi ces œuvres pour Dieu seul, il serait impossible qu'elles devinssent un sujet de blâme ou des remords de conscience. Un homme de vie spirituelle devrait, à vrai dire, avoir honte d'avoir fait ses œuvres de façon si désordonnée et avec si peu de pureté d'intention qu'on puisse l'entendre dire qu'elles ont été [pour lui] des causes de remords; car on apprend bien par ces plaintes que les œuvres n'ont pas été faites en Dieu, en bonnes et pures dispositions, par véritable amour de Dieu et pour l'utilité du prochain. C'est même à ton contentement ou à ton mécontentement que tu dois reconnaître et qu'on saura si c'est seulement pour Dieu que tu as travaillé. Notre-Seigneur ne reprocha pas à Marthe son travail qui était saint et bon, mais il la blâma

(1) S. Luc, xvi, 2.

(2) Les religieux ou religieuses, surtout les Frères convers et les Sœurs se plaignent souvent qu'on ne leur laisse pas assez de temps pour se livrer à fond à la prière.

du souci qu'elle y apportait. L'homme doit s'appliquer aux œuvres bonnes et utiles comme elles se présentent, mais laisser à Dieu le souci; il doit faire son travail en toute prudence et dans le calme, demeurer en lui-même, y attirer Dieu, regarder souvent intérieurement et dévotement en lui-même, avec une âme recueillie, et bien veiller sur lui-même et sur ce qui l'excite et le pousse au travail. L'homme doit aussi donner intérieurement grande attention aux appels qu'il reçoit du Saint-Esprit pour la passivité ou l'activité, afin de les suivre et d'agir selon les indications de l'Esprit; c'est tantôt le repos et tantôt l'action. Il faut ensuite faire son travail de bon gré et avec calme. Si quelqu'un de plus âgé ou d'infirme a besoin de secours, on devrait aller au-devant de son appel et se disputer à l'envi l'avantage de le prévenir et d'accomplir ainsi l'œuvre de la Charité. *Que chacun porte le fardeau de son voisin* (1). Si tu ne fais pas cela, sois sûr que Dieu te prendra ce que tu as et le donnera à un autre qui s'en servira mieux, te laissant vain et vide en vertu et aussi en grâce. Et si, au cours de ton travail, tu reçois quelque touche intérieure, accorde-lui scrupuleuse attention, tout en travaillant; apprends ainsi à porter Dieu dans ton travail et ne te dérobes pas d'emblée (2).

Mes enfants, c'est ainsi qu'on doit apprendre à s'exercer dans la vertu. Car tu dois t'exercer si tu veux acquérir la maîtrise. N'attends pas que Dieu t'infuse la vertu sans ta coopération. On ne doit jamais croire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit descendront doucement dans les hommes qui n'ont pas des vertus éprouvées par l'exercice. On doit tenir ces vertus pour rien, tant que l'homme ne les a pas acquises par des exercices intérieurs ou extérieurs (3). Un brave homme

(1) *Aller alterius onera portare.*

(2) C'est-à-dire : ne quitte pas trop brusquement ton travail. On pourrait comprendre aussi qu'il ne faut pas sitôt courir, en dehors de la touche divine.

(3) Littéralement : *On ne doit jamais croire aux vertus inexter-*

occupé à battre son grain fut ravi en extase, et son ange dut lui tenir le fléau, autrement cet homme se serait frappé lui-même (1). Mais vous, vous voudriez bien être libre [de toute occupation pour vous donner davantage à la contemplation] (2). Mais cela tient beaucoup à la paresse. Chacun voudrait être œil; tous voudraient contempler et non pas agir.

Un des plus grands amis de Dieu que je connaisse a été toute sa vie laboureur, pendant plus de quarante ans, et il l'est encore. Il demanda un jour à Notre-Seigneur s'il lui plaisait qu'il quittât son état, afin de pouvoir aller s'asseoir à l'église (3). Notre-Seigneur lui répondit non, qu'il ne devait pas faire cela, mais gagner son pain à la sueur de son front en l'honneur de son précieux Sang. On doit cependant se réserver, pendant le jour ou la nuit, un temps favorable pour descendre dans le fond [de son âme], chacun selon sa propre méthode. Les hommes nobles, capables de se tourner vers Dieu dans une pureté qui exclut toute image et toute forme particulière, le feront à leur façon, et les autres s'arrangeront pour employer à leur manière une bonne heure à cet exercice; mais que chacun suive sa propre manière, car nous ne pouvons pas tous

cées en sorte que le Père, le Fils et le Saint-Esprit coulent dans les hommes. Il s'agit principalement ici des vertus morales, si infuses qu'elles soient et à ce titre mises en nous sans que nous les méritions par nos œuvres, elles sont, quant à la facilité et à la sécurité de leurs exercices, très dépendantes de la pratique.

(1) Parce que, sans doute, il voulait continuer, jusque pendant l'extase, le travail que son devoir d'état lui demandait et qu'il faisait alors tout de travers.

(2) Nous nous permettons de compléter ici le laconisme un peu obscur du texte original. Tauler n'avait pas besoin d'en tant dire à des religieuses qui comprenaient très vite de quoi il s'agissait en cette phrase qui signale un défaut commun chez certaines contemplatives.

(3) Nous avons l'intention de traduire : Pour vaquer plus à l'aise à la contemplation, mais pourquoi enlever à la phrase le tour malicieux que Tauler lui a donné.

être œil (1). Puis on doit reprendre les exercices de vertu de sa condition (2), comme Dieu les a déterminés, en grande charité, en paix et de bon gré, selon la volonté de Dieu. A qui le sert selon sa volonté, Dieu sait répondre selon la volonté de l'homme. Mais à celui qui met Dieu dans ou après sa volonté propre, Dieu ne répondra pas selon la volonté de l'homme, mais selon sa volonté à lui (3).

Mes enfants, c'est de cet éloignement de la propre volonté que naît et que sort la paix véritable qui s'acquiert par l'exercice de la vertu. Soyez sûrs que toute paix est fausse, qui ne vient pas d'une vertu exercée. On doit être exercé intérieurement et extérieurement, et la paix qui vient de l'intérieur, personne ne peut vous la prendre.

5. Mais voici venir de ces hommes suffisants (4), tout infatués d'eux-mêmes ; ils viennent prétendre que telle chose devrait être de telle ou telle manière et veulent diriger tout le monde à leur tête, selon leurs propres pensées et à leur façon. Voilà déjà quarante ans qu'ils ont les apparences d'une vie spirituelle, et ils ne savent pas encore aujourd'hui où ils en sont. Ils sont bien plus hardis que moi. Je devrais enseigner les autres, et cependant, quand j'entends ces gens, je leur demande en quel état ils sont et comment ils en sont arrivés là. Même alors je n'ose émettre aucun jugement là-dessus, mais je le demande à Notre-Seigneur et s'il ne me le donne pas, je dis : « Cher enfant, interrogez vous-même Notre-Seigneur, il vous éclairera sur ce point. » Vous, au con-

(1) C'est-à-dire contemplatifs.

(2) Littéralement : *leurs bons exercices, ir gute ubunge tun*. Après l'heure d'oraison que chacun doit faire de la manière correspondante à la grâce qui lui est donnée, nous devons retourner aux œuvres que nous demande notre profession, prières vocales, étude ou services de charité.

(3) Dieu fait les volontés de qui fait sa volonté.

(4) Littéralement : *blancs becs — nase wise*.

traire, vous voulez indiquer à chacun sa place et juger tout le monde à votre manière et à votre guise. C'est ainsi que les vers s'en viennent dévorer la bonne verdure qui devrait pousser dans le jardin de Dieu. Voici comme ils parlent : « Ce n'est pas notre façon d'agir habituelle, ce sont des mœurs nouvelles inspirées par l'esprit de nouveauté. » Ce disant, ils oublient que les voies mystérieuses de Dieu leur sont inconnues. Ah! que de choses surprenantes on verra plus tard arriver à ceux qui se croient maintenant en excellente posture!

6. Monseigneur saint Paul dit encore : *L'esprit opère et donne le discernement des esprits* (1). Mes enfants, quels sont, pensez-vous, ceux auxquels Dieu donne le discernement des esprits? Sachez que ce sont les gens qui ont été exercés à fond de toute façon, si bien que cela leur est entré dans la chair et le sang, et qui ont eu à subir les tentations les plus affreuses et les plus pénibles, ceux à travers desquels l'Ennemi a passé, qui à leur tour ont dû passer à travers celui-ci, et qui ont ainsi été exercés jusqu'à la moelle et jusqu'aux os (2). Voilà ceux qui ont le discernement des esprits. Quand ils veulent s'appliquer à ce discernement et qu'ils examinent les gens, ils reconnaissent bien vite si l'esprit de ces gens est de Dieu ou non, et quelles sont pour eux les voies les plus directes [vers la perfection] et ce qui est pour eux un obstacle.

Ah! mes enfants, comme nous laissons échapper, pour notre plus grand dommage et pour des choses futiles et sans valeur, la plus haute vérité, et nous en serons ensuite privés pour toujours, pour l'éternité, aussi longtemps que durera l'éternité de Dieu, car ce que nous négligeons maintenant, nous ne l'obtiendrons jamais plus (3).

(1) *Aliis discretio spirituum.*

(2) Il n'est pas nécessaire pour cela qu'ils aient été pécheurs; il suffit que l'ennemi ait pu tourmenter leur sensibilité par la tentation, la mélancolie et les épreuves de toutes sortes.

(3) Il ne s'agit pas ici de la damnation, mais de l'augmentation

ment, se lève une tempête imprévue de souffrance avec de grandes angoisses. Si alors tu demeures intérieurement en paix et sans trouble, dans le fond de ton âme, en sorte que cette épreuve ne te fasse commettre aucune faute de violence dans tes paroles, tes actions ou ta conduite, il n'y a pas de doute : tu aimes Dieu. » Là où se trouve en vérité la véritable charité, l'homme ne s'exalte pas extérieurement dans la joie et ne s'abat point dans la douleur. Qu'on te prenne ou qu'on te donne, dès lors que l'ami bien-aimé te reste, tu demeures intérieurement en paix. Si même l'homme extérieur se lamente ou pleure, on doit bien le laisser faire, du moment que l'homme intérieur est en paix, que la volonté de Dieu lui suffit et que Dieu lui reste. Que si tu ne trouves pas cela en toi, c'est que tu es vraiment sourd, n'entendant pas en vérité le Verbe éternel.

Voici encore à quoi tu reconnaîtras si tu as une charité agissante. Éprouves-tu de la reconnaissance pour le grand bien que Dieu t'a fait, à toi et à toutes les créatures du ciel et de la terre, dans sa sainte Incarnation, et dans les divers dons et grâces qu'il déverse sans cesse sur tous les hommes ? Pratiques-tu une charité universelle (1) à l'égard de tous les hommes, non seulement à l'égard de ceux qui te tiennent de plus près, mais à l'égard de tous, qu'ils soient nonnes, moines ou béguines, quelle que soit leur condition et quel que soit leur genre de vie ? Alors tu auras une charité agissante. Tu ne dois pas t'aimer toi-même, ni ce qui est tien, avec amour-propre (2). Mes enfants, cette charité active, universelle, est immensément et merveilleusement utile.

(1) Nous continuons le même pronom personnel. Dans le littéral, le texte reprend ici la troisième personne : *Sa pratique doit être une charité universelle...*

(2) C'est avec la charité de Dieu, en Dieu et comme enfants de Dieu, que nous devons nous aimer et non point avec cet amour égoïste qui aboutit finalement et très vite à cette formule : périssent le monde et l'œuvre de Dieu, pourvu que je sois bien.

étudie seulement cette chose unique, de telle sorte qu'elle te soit accordée; et tu auras bien travaillé. C'est pourquoi Notre-Seigneur disait : *Marie a choisi la meilleure part*, oui, la meilleure de toutes. En vérité, si tu pouvais l'obtenir, tu aurais tout obtenu, non pas une part de bien, mais tout.

3. Seulement, cet unique nécessaire ne consiste pas à savoir parler de son néant aussi raisonnablement et humblement que si l'on était en parfaite possession de cette vertu, ainsi que le font certaines personnes qui, dans le fond, sont plus altières que la cathédrale [de Cologne]. Ces hommes veulent paraître grands; ils trompent les gens, mais ils se trompent surtout eux-mêmes, car en vérité, ce sont eux qui en fin de compte sont dupés.

Mes enfants, ce fond [de l'unique nécessaire] est connu de peu de gens. Comptez qu'il n'y a peut-être pas trois personnes ici que cela concerne. Cela ne se trouve ni dans la pensée, ni dans la raison. Mais, en vérité, on y est beaucoup aidé, si l'on s'en occupe avec persévérance, et ainsi par l'application, on parviendra à la chose elle-même, car l'application à cet exercice finit par nous le donner formellement et essentiellement (1). Aussitôt qu'on prend conscience intérieurement ou extérieurement d'un mouvement d'orgueil, on doit tout aussitôt se replonger, rapidement, sans délai, dans les dernières profondeurs de son être; et là, dans le fond, descends dans ton néant. Il y en a maintenant qui viennent vous dire : « Je fais chaque jour ceci ou cela, je médite la vie de Notre-Seigneur, et comme ceci et comme cela. » Cher enfant, si tu tiens pour quelque chose n'importe lequel de tes actes ou n'importe laquelle de tes pratiques, comme si cela avait quelque valeur, mieux vaudrait de beaucoup que tu ne fasses rien et que tu

(1) Littéralement : *mais, en vérité, cela aide beaucoup que l'homme prenne cela toujours devant lui, et que par l'application on vienne à l'être, car l'exercice appliqué, cela rend à la fin formel et essentiel.*

t'appliques à considérer que tu n'es rien, que tu ne vauds rien, que tu ne peux rien, plutôt que de demeurer en quelque activité que ce soit extérieure ou intérieure, et d'oublier ton néant.

4. Commençons donc par l'homme extérieur. Considère ce que tu es. D'où es-tu venu? D'une matière immonde, corrompue, mauvaise, impure, qui est répugnante et objet de dégoût pour elle-même et tous les hommes. Et puis, qu'es-tu devenu? un sac immonde et puant, plein d'ordures, et il n'est pas de nourriture ou de boisson si pure et si noble qui, entrant en toi dans sa beauté et sa noblesse, n'en sorte à l'état d'ordure malpropre, d'une puanteur insupportable. L'homme n'aime tant son ami [eût-il mis en jeu sa vie éternelle et risqué le feu éternel de l'enfer pour lui] que s'il vient à mourir, il le souffre auprès de lui; et le fuira plus qu'il ne fuirait un chien mort.

Or donc, Dieu a mis toutes les créatures en lutte avec la nature [humaine] : le ciel, le soleil, les étoiles. Tantôt tu as froid, tantôt tu as trop chaud; aujourd'hui c'est le givre, demain c'est la neige. Voici que tu es bien, mais bientôt tu es malade; puis, tu as faim, tu as soif; ce sont tantôt les punaises (1), tantôt les araignées, tantôt les mouches et tantôt les puces dont souvent tu ne peux te garer. Vois donc comme les bêtes sans raison sont bien mieux dotées que toi dans leur nature. Il leur pousse des vêtements qui leur suffisent pour le froid et pour le chaud. Mais toi, tu dois leur emprunter ton vêtement! Et de cette indigence tu fais une source de plaisir, de jouissance, d'orgueil! N'est-ce pas là un inexprimable aveuglement? La brute, les animaux, se contentent, eux, de la nourriture et de la boisson, des vêtements et du gîte que Dieu leur a faits. Quant à toi, de quoi n'as-tu pas besoin (c'est merveille) pour conserver ton pau-

(1) Au lieu de *wolfe* de Vetter, Vb. 2744 porte *vulye* que nous interprétons par *punaises*.

vre corps! et l'on cherche encore en cela de grandes jouissances et l'on commet de grands péchés dans l'utilisation des animaux morts. Autrefois, les saints pleuraient quand ils devaient manger et riaient quand ils devaient mourir.

5. Mais continue à considérer à fond ton néant. Quelle misère en ta nature! Aimes-tu prier, jeûner, veiller, faire des *venia* (1)? Mais qu'en advient-il? *Ce que tu veux, tu ne le fais pas, et ce que tu ne veux pas, tu le fais* (2). Combien de dangereuses tentations viennent t'assaillir, et vois combien de défauts la volonté de Dieu te laisse, intérieurement et extérieurement, uniquement pour que tu sois attentif à apprendre l'unique nécessaire. Tiens-toi bien. Dieu permet tout cela pour ton bien, afin que par tout cela tu sois amené à la conscience de ton néant, et c'est peut-être pour toi beaucoup mieux que si tu étais établi dans de grandes choses; et voici que viennent à toi des gens aux gestes menaçants et aux paroles dures, puis les grands raisonneurs proférant des paroles subtiles, grandes et élevées, comme s'ils étaient les apôtres. Cher enfant, enfonce-toi dans le fond, dans ton néant et laisse tomber sur toi la Tour et toutes ses cloches (3). Laisse fondre sur toi tous les diables de l'enfer, ciel et terre avec toutes leurs créatures (4); tout cela te servira merveilleusement. Enfonce-toi seulement, et tout ira au mieux pour toi.

6. Mais voilà qu'on vient me dire : « Seigneur, je médite chaque jour la Passion de Notre-Seigneur, comment il se tenait devant Pilate, devant Hérode, à la colonne, et ici et là. » Cher enfant, je vais t'instruire. Tu ne dois pas consi-

(1) La *venia* est la prostration des religieux demandant publiquement pardon d'une faute contre la règle.

(2) Rom., VII, 9.

(3) Dans un autre manuscrit nous avons : *la tour et tous ses étages (stoecken au lieu de glocken)*.

(4) La ponctuation de Vetter est défectueuse.

dérer ton Dieu comme un pur homme, mais contemple le Dieu souverainement grand, puissant, éternel, qui d'un mot a fait le ciel et la terre et qui d'un mot peut tout anéantir, le Dieu transcendant, inconnaissable; considère que c'est ce Dieu qui a voulu se réduire ainsi à rien pour ses pauvres créatures, et rougis alors, toi, homme, mortel et pauvre chien, d'avoir jamais pensé à l'honneur, à ton avantage et à ton orgueil; abaisse-toi sous la croix d'où qu'elle te vienne, de l'extérieur ou de l'intérieur. Courbe ton âme orgueilleuse sous sa couronne d'épines et suis ton Dieu crucifié avec un esprit soumis, dans un vrai mépris de toi-même, en toutes façons, intérieurement et extérieurement, puisque ton Dieu si grand s'est ainsi réduit à rien, qu'il a été condamné par ses créatures, crucifié et mis à mort. C'est ainsi que tu dois, en souffrant patiemment et en toute humilité, imiter sa passion et te mouler en elle. C'est ce qu'on ne fait pas. Chacun pense bien à la sainte Passion de Notre-Seigneur, mais avec un amour presque éteint, aveugle, sans délicatesse; aussi cette méditation et cette pratique restent sans résultat et ne décident personne à renoncer à ses aises, à son orgueil, à son honneur, à la satisfaction matérielle de ses sens, et tous restent tels qu'ils étaient. Ah, combien l'adorable Passion porte peu de fruits chez ces gens-là! Le fruit se manifeste dans l'imitation, dans les réalisations de la vie, dans les mœurs et dans les œuvres.

7. Cher enfant, c'est de cette façon-là que tu dois pratiquer l'exercice de la sainte Passion de Notre-Seigneur et la méditer, de telle sorte qu'elle porte en toi des fruits de vie. Tu dois te mépriser toi-même, et il doit te paraître que tu n'es pas digne que la terre te porte sur son dos et qu'elle devrait déjà t'avoir englouti. Songe que bien des milliers d'hommes sont en enfer, qui peut-être n'ont pas fait tant de mal que toi (1). Si Dieu leur avait donné

(1) Ce sera toujours vrai dans le sens relatif que Tauler va

autant de lumière et autant de grands biens qu'il t'en a donnés, ils seraient devenus tout autres que toi. Et pourtant, il t'a épargné toi, et pris en patience, tandis qu'il les a damnés pour l'éternité. Il te faut souvent considérer cela; tu ne dois oser prendre la moindre goutte d'eau avec la hardiesse téméraire d'une liberté sans réserve, mais avec une humble crainte. Use de toutes choses selon les besoins de ton infirmité, mais non pour ta pleine satisfaction. Il en est qui s'en viennent exposer de grandes idées transcendantes, dépassant toute forme déterminée, tout comme s'ils étaient montés au plus haut des cieux et qui, avec cela, n'ont jamais fait un pas hors d'eux-mêmes dans la connaissance de leur propre néant. Il est possible qu'ils soient arrivés à la vérité de raison, mais à la vérité de vie, qui est vraiment vérité, personne n'arrive autrement que par ce chemin de la connaissance de son néant; et qui n'aura point parcouru ce chemin se trouvera en situation bien périlleuse et bien ignominieuse au jour où toutes choses seront révélées. Ah! mes enfants, ce jour-là, il pourrait se faire que ces hommes souhaitassent n'avoir jamais paru vivre d'une vie spirituelle, n'avoir jamais entendu parler ni s'être occupé de ces hautes connaissances de raison et ne s'être pas acquis un si grand nom; mais ils regretteront alors de n'avoir pas passé toute leur vie aux champs avec les animaux, et de n'avoir pas gagné leur morceau de pain à la sueur de leur front. Mes enfants, le jour viendra où Dieu exigera qu'on lui rende compte des aimables dons qu'il répand si généreusement et qu'on utilise maintenant si imparfaitement, sans aucun fruit. Ce mépris de nous-mêmes ne doit pas éveiller cette crainte pleine d'anxiété qu'ont les âmes [d'espérance] hésitante; mais il doit nous donner une humble soumission à Dieu et à toutes les créatures, dans un parfait abandon.

nous donner tout à l'heure en mesurant le mal au prix des grâces gaspillées. A ce compte, plus on est favorisé, plus on est responsable d'un plus grand gaspillage.

Si l'homme tenait quoi que ce soit en lui-même pour de l'humilité, ce ne serait encore qu'une humilité bâtarde. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Devenez comme cet enfant* », — [comme les enfants] il ne faut faire cas de rien — « *laissez les petits venir à moi* (1). » La terre est le plus inférieur de tous les éléments, celui qui, de par son infériorité, a fui le plus loin du ciel; et en raison de cela même, c'est elle que le ciel immense, avec le soleil et la lune et les étoiles, poursuit le plus de toute son énergie; et c'est sur la terre, de préférence à tous les autres éléments plus élevés, que leur influence est la plus féconde. Où la vallée est plus profonde, l'eau coule plus abondamment, et les vallées sont généralement beaucoup plus fertiles que les montagnes.

8. Le vrai mépris de soi vient se perdre dans l'abîme intérieur de Dieu. Mes enfants, là on se perd tout entier dans une parfaite et vraie perte (2) de soi-même. *Abyssus abyssum invocat : l'abîme appelle en lui l'abîme* (3). L'abîme créé attire par sa profondeur. Sa profondeur et son néant reconnu [par lui] attirent l'abîme increé et béant, et alors l'un se perd dans l'autre et il n'y a plus qu'un seul un, un néant dans un autre néant. Saint Denys parlait de ce néant, quand il disait que Dieu n'est rien de ce que nous pouvons nommer, comprendre et saisir. L'esprit s'est si parfaitement abandonné que si Dieu voulait l'anéantir totalement, et si lui-même pouvait, en cette union, être anéanti, il le serait par amour pour le néant dont il est tout pénétré (4), car il ne sait rien, et n'aime rien, il ne goûte rien que l'Un (5).

(1) Les enfants ne font pas réflexion sur le bien qu'ils font. C'est le charme de leurs qualités.

(2) Le Vb. 2714 dit : *renoncement*.

(3) Ps. xli, 8.

(4) Vb. 2744 dit : *il le serait par l'amour de la lumière en laquelle il est fondu*.

(5) Sur le néant increé, voir note 2 du sermon xli, p. 225. L'âme perdue en Dieu ne désire pas son anéantissement au sens

l'extérieur qu'on pense le plus ; on vise à l'argent, à l'honneur, à son avantage, à être connu et considéré, à obtenir des jouissances. Bref, tout ce que les hommes font dans l'intention de se grandir, c'est-à-dire d'avoir plus d'apparence et meilleure apparence, d'être plus considérés et plus connus, toutes ces œuvres ne comptent pas plus pour Dieu, que si elles n'avaient jamais été connues, si grandes et si hautes que ces œuvres puissent paraître. Car c'est à celui qui est la cause d'une œuvre et qui l'engendre qu'en revient la naissance, et à aucun autre. La fin répond au principe.

Mais il y a aussi un pharisaïsme intérieur. Mes enfants, quoi que fasse l'homme pharisaïque, c'est toujours à lui qu'il pense. C'est ainsi que font certaines personnes religieuses qui croient cependant être bien avec Dieu. Mais quand on considère de près leurs œuvres, qu'il s'agisse de prière ou de n'importe quoi, c'est elles-mêmes qu'elles aiment au fond ; c'est leur intérêt propre qu'elles poursuivent dans toutes leurs œuvres, et elles ne s'en rendent pas compte. Aussi, chez de telles gens, c'est à peine si le fond est jamais rendu docile, plus chez l'un [pourtant] que chez l'autre. Elles font de grandes et belles œuvres, courent gagner des indulgences, prient et se frappent la poitrine, contemplant les belles images, se prosternent et courent ainsi à travers toute la ville. Dieu ne tient aucun compte de ces œuvres, car leur amour et leur affection ne vont pas à lui, mais s'abaissent vers les créatures ; c'est là qu'elles cherchent sciemment et volontairement leur joie et leur satisfaction, ou bien c'est leur propre bien, leurs aises, leur plaisir ou leur utilité, à l'intérieur et au dehors. Mais, avec cela, on ne réalise pas ce que demande le précepte d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit. Et c'est pourquoi Dieu ne tient aucun compte de tout cela.

2. A côté de ces gens, on en trouve d'autres dont la situation est tant soit peu meilleure. Après le premier égarement, ils se sont détournés, autant qu'ils ont pu, de ces mondani-

tés. Mais leur vie religieuse est encore toute sensible, toute riviée aux images. Ils sont capables de penser beaucoup à la douce figure humaine du Christ, aux circonstances de sa naissance, de sa vie, de sa passion et de sa mort; tout cela s'accompagne d'une grande jouissance ou de larmes, qui passe en eux comme un bateau glisse sur le Rhin (1); mais ces émotions sont purement sensibles; c'est ce que, dans le Recueil d'homélie, on appelle l'amour charnel. Nous préférons l'appeler l'amour sensible, indiquant par là que ces personnes se représentent Notre-Seigneur, des pieds à la tête, avec leurs sens et de façon tout imaginative. Ce qui attire ces gens, c'est souvent bien plus la joie et le sentiment du bien-être [spirituel de la dévotion] (2), que la véritable et divine charité. C'est encore là une manière pharisaïque; ces gens pensent plus à leur œuvre même qu'à celui en qui les œuvres ont leur fin; car ils aiment davantage et cherchent plus leur satisfaction et leur bien-être que celui qui devrait être l'objet de leur intention. C'est pourquoi ils considèrent plus l'accidentel que l'essentiel, plus le chemin que le but, plus l'extérieur que l'intérieur, et ils sont tellement attachés à l'accidentel que la part de Dieu dans leur intention est strictement réduite au minimum, car l'amour naturel et l'amour de Dieu y courent d'un pas si égal qu'il n'est pas facile de les distinguer l'un de l'autre. Il est bien sûr que si l'homme ne recevait aucune douceur et faisait néanmoins, de toutes façons, ce qu'il peut, il se connaîtrait mieux lui-même. Cependant, bien que cette manière de vie et de sentiment religieux ne soit pas ce qu'il y a de plus haut, plût à Dieu que nous ayons beaucoup de ces gens!

3. Mes enfants! Parlant de l'amour qui nous est commandé, saint Bernard distingue un amour doux, un amour sage et un troisième qu'il appelle l'amour fort. Ces trois sortes d'a-

(1) Les mots que nous ajoutons entre crochets ne font que déterminer la phrase équivoque de l'original dans le sens demandé par le contexte.

et aussi de ce que ces hommes se complaisent trop à leurs images sensibles, s'y cramponnent, ne vont pas plus loin et ne font aucune irruption dans le tréfonds où brille la vérité vivante. Car on ne peut pas servir deux maîtres : les sens et l'esprit.

4. Vient ensuite le second amour dont parle saint Bernard et qu'il appelle l'amour sage, c'est-à-dire l'amour de raison.

Mes enfants, cet amour est merveilleusement élevé au-dessus du premier et nous l'avons comparé à la statue d'argent doré qui est en elle-même si précieuse qu'elle suffirait, si elle était assez grande, à décorer toute une église. C'est ainsi que le noble et sage amour de raison est, certes, chose noble, précieuse et délectable. Attention, maintenant, cher enfant, à la façon dont tu dois y arriver. Tu dois appliquer ton *vouloir foncier* aux choses éternelles. Alors qu'auparavant tu prenais toujours des sujets de méditation imagés, la naissance [temporelle du Seigneur], les circonstances de sa vie, ses œuvres, applique-toi maintenant à ce qu'il y a d'intérieur, à l'œuvre divine intérieure, à la naissance éternelle. Considère comment le Verbe éternel, né dans le cœur du Père, naît distinct de son Père, tout en demeurant en lui, comment le Saint-Esprit émane [du Père et du Fils] et s'épanouit dans un amour et une complaisance ineffables, et comment l'essence divine est en trois personnes, une simple et pure unité. Pénètre là dedans, entraîne dans cet être ton néant, ton mérisable rien, la multiplicité de ta dispersion. Considère le secret du mystère intérieur et mets en face de lui ton besoin de dispersion au dehors. Considère son éternité, qui n'a ni passé, ni futur, mais seulement la possession présente de soi-même et de toutes choses en lui, dans l'immobilité d'un seul et même présent, et mets en face de cette éternité le flux et l'instabilité de ton temps, de ta vie et de ton âme si mobiles, qu'elles n'ont en elles-mêmes aucune stabilité. De la sorte, cet amour saura mieux s'élever, en se dégageant, et deviendra pareil à l'amour sage et dépas-

sera toutes les images, les formes particulières et les symboles, passant ainsi par les images pour s'élever au-dessus d'elles.

Mes enfants, cet amour sage entraîne le *vouloir foncier* de l'homme bien loin des choses extérieures et étrangères, si bien qu'il finit par les oublier vraiment. Dans le premier amour, l'amour doux, l'âme se détache bien aussi de ces choses extérieures, mais c'est au prix de beaucoup de peine. Dans l'amour sage, au contraire, les choses se détachent d'elle, elle les dédaigne, elle sent monter en elle-même un dégoût et un mépris de tout ce qui est désordre. Ce dégoût élève bien plus tes affections et les entraîne beaucoup plus loin des choses temporelles que ne sauraient le faire beaucoup de grandes pratiques extérieures. Mes enfants, l'homme reçoit ici une plus haute naissance intérieure et considère ces divines ténèbres, qui sont obscures pour toute intelligence créée, celle des anges, comme celle des autres créatures, parce que l'être divin dépasse leur capacité de connaissance et de vision, comme le soleil aveugle les yeux de l'homme par son éclat même. Et saint Denys écrit que Dieu est au-dessus de tout ce qu'on peut lui attribuer en fait de formes déterminées, représentées par des noms et des images, absolument transcendant.

5. Quand l'homme a goûté à cette piété toute intérieure, elle le fait se plonger et se fondre dans son propre néant et sa petitesse; car, plus la grandeur de Dieu brille clairement et nettement en lui, plus il prend conscience de sa petitesse et de son néant. C'est même à la façon dont l'homme s'enfonce ainsi plus profondément dans son propre néant qu'on reconnaît s'il y a eu vraiment illumination divine, et si cette illumination est véritable et ne se fait pas par les images et les facultés de l'âme, mais qu'elle pénètre en son tréfonds. Ceci est dit contre les Libres Esprits (1) qui s'imaginent, par

(1) Les Frères du libre esprit. Le fond de leur doctrine est

leur fausse illumination, avoir reconnu la vérité, qui s'exaltent dans le plaisir et la complaisance qu'ils prennent en eux-mêmes, qui se concentrent dans leur fausse passivité, et tiennent alors des propos déshonorants pour Notre-Seigneur, s'étonnant qu'on ne se soit pas encore élevé au-dessus de ces images-là [celles de la vie de Notre-Seigneur] ou se permettent d'autres licences de paroles.

Sachez qu'un homme vraiment bon n'estime jamais qu'il se soit élevé au-dessus d'une chose quelconque, si petite et si insignifiante que soit cette chose, du moment qu'elle est bonne; et, même quand il a dépassé ces formes inférieures de la piété, il continue de les aimer et de les estimer autant que jamais. Il pense être resté au-dessous de tout et ne s'être élevé au-dessus de rien. Quant aux autres, ils s'en viennent avec leur façon raisonneuse, prennent de grands airs (1) et pensent qu'on leur a révélé le bien le plus pur, quand ils ont entendu dans un sermon débiter des extravagances qui ne portent en elles ni vie, ni leçons de vie. A les entendre parler ainsi, on connaît ce qu'ils sont. La vérité vivante et nette de tout mélange, dont ils auraient bien plus besoin, ils ne la goûtent pas. Ce sont des hommes immobilisés. Ils s'en tiennent à leur lumière naturelle, en tirent vanité (2), n'ont jamais pénétré à fond dans l'adorable vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'ont même pas brisé leur nature par la pratique de la vertu, et n'ont point passé par le chemin de la vraie charité, mais ils s'en tiennent à la lumière de leur raison et à une fausse oisiveté

constitué par un panthéisme rigoureux. Pour eux, l'âme est tirée de la substance de Dieu; elle est éternelle comme lui. Du fait de cette unité de nature avec Dieu l'homme est impeccable; il devient libre vis-à-vis de toutes les institutions de l'Église: les préceptes du jeûne, de l'abstinence, ne l'atteignent pas; libre aussi vis-à-vis des commandements de Dieu. Ces hérétiques se prétendaient en possession de la vérité. (Voir la 88^e proposition d'Albert le Grand.)

(1) Littéralement: *papillonnent avec elle.*

intérieure; et cela est si plein de jouissance pour la nature, qu'ils demeurent dans ce fond dépourvu d'images, dans le calme et le repos. Cette recherche du repos et de la tranquillité est si enracinée dans la nature, que ce doit être une pitié pour le Dieu de miséricorde de voir combien cette inclination est communément répandue aujourd'hui, car, en ce temps d'affaiblissement, personne ne veut plus se donner de peine et les hommes sont devenus amoureux d'eux-mêmes (1).

Par contre, les aimables hommes qui sont vraiment parvenus à l'amour sage ont soif de souffrir, de se voir méprisés et d'imiter les aimables leçons de leur bien-aimé Seigneur Jésus-Christ. Ils ne tombent ni dans une fausse inactivité ni dans une fausse liberté, et n'en tirent pas gloire, car ils sont à leurs propres yeux petits et néant, et c'est pourquoi ils sont grands et précieux auprès de Dieu.

6. Vient ensuite le troisième amour, l'amour fort; c'est là l'amour véritable : nous le comparons à de l'or fin sans alliage.

Mes enfants, si l'homme ne trouve ces trois sortes d'amour, s'il n'en trouve aucune dans son fond, il doit savoir que son état est plein de péril et d'angoisse et il peut bien en pleurer nuit et jour.

Mes enfants, l'or auquel nous comparons cet amour est si poli et si brillant qu'on peut à peine le regarder, tant il est

(1) *Amanes seipos*. — Dans ces sermons 42, 43, 45, 54, 55, prêchés selon toute vraisemblance à Cologne, Tauler semble dominé par la préoccupation de lutter contre les Béghards et les Frères du Libre Esprit. Plusieurs motifs l'y poussaient. Il s'agissait d'abord de préserver les « vrais enfants de Dieu » des doctrines et de l'esprit de ces sectes qui sapaient par la base la véritable vie religieuse. Par contre-coup, il ramenait à leur juste valeur certaines idées d'Eckhart dont les Béghards avaient abusé. On retrouve dans le livre de la *Vérité* du B. Henri Suso les mêmes préoccupations.

éblouissant. L'éclat en est trop fort pour les yeux. Ainsi en est-il, pour l'esprit, de cet amour fort dans lequel le Seigneur est présent; il illumine si essentiellement le tréfonds que l'esprit, en conséquence de son humaine faiblesse, ne le peut supporter et doit nécessairement s'évanouir et être rejeté dans son impuissance. Alors, l'esprit n'a plus de soutien, et il ne lui reste qu'à se plonger et se noyer dans l'abîme divin, en s'y perdant si bien qu'il ne sait plus rien de lui-même, tellement il est débordé par l'objet divin qui correspond à cet amour fort.

Il lui arrive alors précisément ce qui est arrivé à Élie lorsqu'il se tenait à l'entrée de la caverne, c'est-à-dire dans son humaine faiblesse, à la porte de la présence de Dieu. Élie tira son manteau sur ses yeux; cela veut dire que l'esprit est détaché de sa propre connaissance et de son opération propre et que Dieu doit tout opérer en lui, connaître en lui, aimer en lui, car, en aimant de cet amour fort, l'esprit s'est détaché de lui-même pour se plonger dans le Bien-Aimé en qui il s'est perdu, comme la goutte d'eau dans la mer profonde; et il lui est beaucoup plus uni que l'air n'est uni à la clarté du soleil lorsqu'il brille en plein midi. Ce qui se passe alors, il vaut mieux le sentir que d'en parler. Que reste-t-il à l'homme dans cet état? Rien qu'un insondable mépris de lui-même et un plein reniement de tout esprit de propriété en fait de volonté, d'esprit, de pratiques et de vie. Car en se perdant ici l'homme s'enfonce au plus profond; s'il pouvait descendre plus profondément encore, en sorte que par amour et par humilité il devint néant, il le ferait bien volontiers, si grand est le désir de s'abaisser qui est né en lui. Il lui semble alors qu'il est indigne d'être un homme, d'entrer dans une église, de regarder le crucifix peint au mur, et il s'estime plus méchant que l'Ennemi.

Quant à la passion du Sauveur et à sa sainte humanité, jamais elles ne lui ont été si profondément chères, et il lui semble alors qu'il va seulement commencer à vivre et, en réalité, c'est pour lui un vrai commencement pour toutes

sortes de vertus et de saintes pratiques. Et cette vie nouvelle naît en lui d'une façon essentielle, dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, car le plus petit et le plus grand sont en lui une seule chose. Dieu n'a-t-il pas aussi disposé la nature de telle sorte que ce qu'il y a de plus bas corresponde à ce qu'il y a de plus haut? Le ciel est ce qu'il y a de plus haut, la terre ce qu'il y a de plus bas. Or l'action du soleil n'est nulle part aussi féconde que sur notre terre si basse. Pareillement, la majesté de Dieu n'opère nulle part plus fructueusement et plus divinement que dans le plus profond anéantissement de l'homme. De même que le soleil pompel'humidité de la terre, si basse au-dessous de lui, ainsi Dieu, de sa hauteur, attire l'esprit en lui de telle façon que cet esprit se sent, s'imagine et se croit être complètement Dieu; puis il se replonge en lui-même bien profondément et il pense qu'il est moins qu'un homme. C'est comme dans une grosse marmite qui bout très fort; l'eau bout et monte pendant un certain temps, prête à déborder; mais qu'on retire le feu, et elle retombe bien bas. Ainsi s'exerce la poussée de l'amour fort; il pousse et entraîne l'esprit de telle façon que celui-ci, emporté dans son élan, veut sortir de lui-même et se plonger dans un non-savoir qui le retient alors dans une certaine inconscience, puis il se replonge dans la conscience de son néant (1).

7. Cet amour fort et libre possède les trois propriétés suivantes. Premièrement : il élève l'esprit de l'homme au-dessus de ses limites jusqu'à celui (2) qu'il aime et l'entraîne loin de ce qui lui est propre, suspendant la puissance d'agir et l'activité des facultés, de la mémoire et de la volonté. Ce

(1) L'esprit emporté dans la contemplation de l'abîme divin y demeure quelque temps dans une complète inconscience de lui-même, puis il revient ensuite à la conscience de son néant.

(2) La correction de V. : *in jenem* est à rejeter. Nous gardons *in ienen* de E.

phénomène dépasse toutes nos idées et nos sens. La deuxième propriété, c'est que cet amour précipite l'esprit dans le fond, c'est-à-dire dans un anéantissement insondable. Cette humilité n'est pas du domaine de la connaissance sensible et, à ce degré, elle a perdu son nom. La troisième propriété, c'est que l'amour donne à l'homme un caractère si purement substantiel (1) que c'est une merveille. L'homme s'intériorise et il se tient en paix en tout événement, quoi qu'il arrive, et il n'a pas beaucoup d'affairement, mais il demeure dans un tranquille repos, prêt à aller partout où le Seigneur veut le conduire et à coopérer à ce que le Seigneur veut, tout comme un serviteur qui se tient devant la table de son maître et ne fait autre chose que regarder son maître, afin d'être prêt à accomplir ses désirs.

Après tous les progrès de cet homme noble, il est encore bien possible que l'Ennemi lui suscite les plus immondes et les pires tentations et de la manière la plus pénible dont elles puissent affecter l'homme. Mais elles ne font qu'élever l'homme à un degré inimaginable qui dépasse toute mesure. Dans ce bouleversement, les rochers sont soulevés plus haut encore, et s'il reste dans la nature quelque chose qui ne soit pas encore pénétré de Dieu, cette épreuve achève sa complète purification.

8. Quand l'homme a passé par toutes ces épreuves, il se tient comme se tient au haut de l'autel le prêtre qui, d'après l'ordonnance divine, a été consacré dans la sainte Église. Tout ce que le prêtre a autour de lui et sur lui est consacré; il a le pouvoir de prendre, de placer où il veut, d'élever ou d'abaisser l'adorable corps de Notre-Seigneur, et, malgré tout cela, il n'ose pas dire : *Pater noster*, sans s'être excusé dans un préambule où il dit d'abord ces mots : *Oremus praeceptis salutaribus moniti* : nous vous prions avec toute l'armée du ciel, enseigné par cet ordre divin, et c'est par la

(1) C'est-à-dire : dépouillé de tout ce qui est accidentel.

vertu de cet enseignement divin que nous osons dire : « *Notre Père* ». Voilà ce qu'exigent la profonde bassesse de l'homme et la grande dignité de Dieu le Père qu'on doit prier avec un tremblement de crainte. Mes enfants, c'est ainsi que l'homme doit considérer attentivement combien il est merveilleux que, dans son indignité et son infirmité, il puisse appeler Dieu son Père.

Que reste-t-il ainsi à l'homme déforme? Il lui reste une âme pleine de Dieu et un corps plein de souffrances. Mais, alors, le regard de Dieu pénètre si souvent comme un éclair dans le fond de cette âme, que toute souffrance lui paraît encore trop petite; et cette soudaine entrée de Dieu dans son tréfonds lui fait voir, dans un éclair, ce qu'il doit faire, ce pourquoi il doit prier ou bien aussi ce qu'il doit prêcher.

Puissions-nous tous vivre de telle façon que le véritable amour de Notre-Seigneur nous illumine! Qu'à cela nous aide celui qui, par essence, est le véritable amour! Amen.

considérer cette merveille comme il convient, le cœur aimant trouve un grand bonheur (1). De cette noblesse intérieure, cachée dans le fond [de l'âme], beaucoup de docteurs ont parlé, anciens ou modernes : l'évêque Albert, maître Dietrich, maître Eckhart. L'un l'appelle « une étincelle de l'âme », un autre un fond ou une cime, un troisième un principe. Quant à l'évêque Albert, il appelle cette noblesse une image dans laquelle est représentée et réside la Sainte Trinité. Cette étincelle s'élançe si haut, lorsqu'elle est bien disposée, que l'intelligence ne peut pas la suivre, car elle ne s'arrête pas avant d'être rentrée dans le Fond (2) d'où elle s'est échappée et où elle était en son état d'incrée.

Les maîtres qui ont parlé de cela ont poursuivi la connaissance de cette vérité par la pratique de leur vie, en même temps qu'avec leur intelligence. Ils l'ont vraiment expérimentée et ils l'ont reçue des grands saints et des docteurs de la sainte Église qui ont traité ce sujet. Même avant l'Incarnation beaucoup de docteurs ont parlé de cette noblesse, Platon, Aristote, Proclus (3). Ce sujet excite puissamment les bons à se recueillir vivement et à poursuivre cette haute noblesse [intérieure qui consiste] dans une étroite parenté [avec Dieu]; mais aussi les esprits faux se font, avec cela, un tort éternel (4).

3. Mais considérons le chemin qui conduit au vrai bonheur; vous en avez bien entendu parler ces jours-ci. C'est [le chemin de] la véritable humilité. On renonce pleinement à soi-même et à ses manières personnelles; on ne fait aucun cas de soi, ni de tout ce qu'on fait ou peut faire; on se dépouille de tout cela, on se tient soi-même absolument

(1) Nous changeons la poncturation de V, qui est fautive.

(2) Il s'agit ici du Fond divin, et non plus du fond de l'âme.

(3) Dans le texte : *Proculus*.

(4) Rien de dangereux comme la recherche de la contemplation par une autre voie que celle du Christ.

enfants, c'est dans la volonté que réside le mal ; car la volonté est vraiment le *subjectum*, le sujet dans lequel est l'obstacle [à la vision]. La volonté couvre les yeux intérieurs comme une membrane ou une pellicule qui recouvre l'œil extérieur, l'empêchant de voir. C'est pourquoi l'œil doit être sans aucune couleur, afin de voir toutes les couleurs. De même l'œil intérieur doit être net et pur de tout vouloir ou non-vouloir, s'il veut voir avec pureté et félicité. La volonté a plus d'une couleur ; dans les cœurs mondains, elle est grossière et tout orientée vers le dehors ; dans le cœur religieux, au contraire, elle a sa couleur à elle (1). On peut dire, en effet, de l'homme qu'il est comme composé de trois hommes qui n'en font cependant qu'un. Le premier est l'homme extérieur, animal sensible ; le second est l'homme raisonnable avec ses facultés raisonnables ; le troisième est le *vouloir foncier*, la partie supérieure de l'âme (2). Tout cela réuni ne fait qu'un homme. De même, il y a diversité dans la volonté, chacun [de ces trois hommes] voulant à sa façon.

Mes enfants, la volonté [propre] doit être retranchée, ainsi que le dit Notre-Seigneur : *Je ne suis pas venu pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père* (3). Aussi longtemps et tant que tu demeures en ta propre volonté, sache-le, tu seras privé de cette félicité. Car tout vrai bonheur vient du véritable abandon, du détachement de la volonté propre. Tout cela naît dans le fond de l'humilité. C'est là que la volonté propre se perd ; car la volonté est précisément comme le pilier sur lequel repose toute l'ordon-

(1) Le religieux peut avoir renoncé non seulement d'apparence, mais encore réellement aux choses du monde, sans avoir renoncé à sa volonté propre. Dans ce cas, la volonté n'a plus les couleurs des choses du monde, mais elle a encore sa couleur à elle.

(2) Voir *Introduction théologique*, n° 6, 31 ; vol. I, p. 79-82 ; 115-116.

(3) S. Jean, vi, 38.

toutes ses facultés, sous l'impulsion d'un acte du libre arbitre bien réfléchi. Car il peut bien se faire qu'un homme ait la pensée d'aimer quelque chose et que la prudence, en conséquence d'une décision du libre arbitre, s'y oppose (1); tandis qu'au contraire cette même prudence, après mûre réflexion, l'obligera à aimer quelque autre chose vers laquelle il ne sera pas poussé par une impulsion et un désir aussi grands. Ainsi cet amour [de tout cœur], jailli d'un cœur avisé, bien déterminé et libre, sera l'objet de tout, de tous nos désirs et de toutes nos pensées, pour autant que cela soit possible dans cette vie passagère. Ensuite, aimer de toute son âme », c'est aimer en toute jouissance et satisfaction, aimer d'inclination, par affection et de volonté libre, aimer Dieu avec tout ce qu'il y a dans l'âme, c'est-à-dire avec son homme intérieur et extérieur. Cet amour vient de la connaissance de la vérité. « Aimer de toutes ses forces », c'est aimer avec une application et une pratique parfaites, en soumettant les facultés animales, les sens et les facultés extérieures et s'appliquant, de toutes ses forces intérieures et extérieures, à l'amour, et s'y exerçant, autant que possible, par tous les moyens mis à notre disposition. C'est tendre toutes les facultés, comme on tend fortement un arc quand on veut tirer loin et bien atteindre son but. C'est là la perfection de l'amour et son plus haut degré.

Reste encore l'expression : de tout son *vouloir foncier*. En ceci tout le reste est compris; c'est ce qui est et qu'on nomme *vouloir foncier* (2). On l'appelle une *mesure* (3),

(1) La prudence, le jugement de raison peut et doit arrêter les mouvements spontanés d'amour qui sont déraisonnables.

(2) Il semble bien que dans Vb. 2739, il y ait une confusion voulue entre *mens* et *mensch*. Vb. dit en effet : « *en ceci est compris tout le reste qui est et qui s'appelle l'homme (mensche); on l'appelle une mesure (mens).* »

(3) Allusion au terme latin : *mens*, considéré alors comme un dérivé de *mensura* : *mesure*. Voir S. THOMAS, *De veritate*, q. x, a. 1 : « *mensura mentis a mensurando est sumptus* »; *Comm. Sent.*,

parce qu'il donne sa mesure à tout le reste. C'est lui qui donne [à tout le reste] sa forme, sa pesanteur, son poids. Il pénètre tout de sa vertu : *Habitus mentis*. Saint Augustin dit : « Une bonne action ne constitue pas, à proprement parler une vertu, elle doit acquérir l'état formel d'*habitus* (1), en sorte qu'elle devienne aussi habituelle, facile et agréable à l'homme, que si elle procédait d'une inclination de nature. Cela vient du fond de l'humble charité(2). »

7. Nous devons considérer maintenant ce qu'est le *vouloir-foncier*. C'est quelque chose de bien plus élevé et de bien plus intérieur que les facultés, car c'est du *vouloir-foncier* que les facultés reçoivent leur puissance d'action ; elles sont en lui, elles sont sorties de lui, et il leur est cependant immensément supérieur à toutes. Il est tout à fait simple, essentiel et formel. C'est un maître qui dit cela et encore bien plus à ce sujet (3). Les maîtres disent, en effet, que le *vouloir-foncier* de l'âme est si noble qu'il est continuellement actif, pendant le sommeil comme pendant la veille, — que nous en ayons conscience ou non —, et qu'il a vers Dieu une perpétuelle inclination de retour, inclination déiforme,

lib. I, Dist. xxxv, a. 1 : « *secundum quod mens dicitur a melior, metiris.* »

(1) Le mot : *habitus* désigne une détermination permanente du mode d'agir de nos facultés. Nous le traduisons quelquefois par : habitude, à défaut d'un équivalent français qui n'existe pas. Le mot : habitude, ne représente exactement en effet que les *habitus* acquis par l'exercice, les *consuetudines*. L'*habitus mentis* dont il est parlé plus haut désigne la détermination permanente qui oriente habituellement notre *mens*, notre *Gemüte*, notre *vouloir-foncier*, avec plus ou moins d'intensité, vers Dieu ou vers telle ou telle créature.

(2) Au lieu de *demütigen*, Vb. 2739 dit : *gemütlicher* = d'une charité du fond du cœur, foncière.

(3) Le texte de Vetter nous paraît corrompu. Le terme : *die meister* nous paraît être une dittographie. En le supprimant nous obtenons : « *Ein meister spricht von disem und och me. Denne die meister sprechent.* »

réalité étrangère; elle s'éloigne des sens et se met en dehors de toute affliction. Quand tout est ainsi apaisé, l'âme voit sa propre essence et toutes ses facultés, elle se reconnaît comme l'image raisonnable de celui dont elle est sortie. Les yeux, qui peuvent pénétrer jusqu'ici, qui s'attachent simplement ou essentiellement à ceci, avec le noble *vouloir-foncier* et qui plongent jusqu'ici leur regard, peuvent, à bon droit, à cause de ce qu'ils voient, être appelés bienheureux. C'est la merveille des merveilles qu'on découvre alors, dit l'évêque Albert, ce qu'il y a de plus pur, de plus sûr; et c'est ce qui peut le moins vous être enlevé, ce qui trouve le moins d'obstacle, ce qu'on peut le moins vous retenir. Dans cette félicité, il n'y a rien qui contrarie (1), car il n'y a ici ni figure, ni rien de sensible, ni rien de temporel, rien de périssable; les distinctions qui viennent des images n'arrivent pas jusqu'ici (2), comme dit saint Denys.

Ces six points (3), l'évêque Albert les explique par ces paroles: « C'est ce qu'il y a de *plus merveilleux*, car il n'y a aucune merveille au-dessus et en dehors de ceci, et à celui dont le regard pénètre ici, rien ne peut plus paraître merveilleux; c'est ici, c'est ce qu'il y a de plus élevé, et que rien ne dépasse. C'est aussi ce qu'il y a de *plus pur*, car cela n'a rien de commun avec la matière et les choses matérielles. C'est ce qu'il y a de *plus sûr*, car ces voies-ci donnent sécurité à toutes les autres et ne reçoivent elles-mêmes des autres aucune sécurité; *cela ne peut vous être enlevé*, car ni la chair, ni les fautes charnelles du vice, ou de la tentation ne le détournent de l'exercice de son activité. C'est ici qu'on rencontre *le moins d'empêchement*, car cela, on le trouve

(1) Nous corrigeons Vetter d'après Vb. 2739.

(2) Vb. 2739 dit: « Ici se fondent les distinctions. »

(3) Ces six points qu'on vient d'énumérer dans la phrase précédente, c'est-à-dire: 1. Ce qu'il y a de plus merveilleux. — 2. Ce qu'il y a de plus pur. — 3. Ce qu'il y a de plus sûr. — 4. Ce qui ne peut nous être ôté. — 5. Ce qui trouve le moins d'obstacle. — 6. Ce qui ne peut nous être retenu.

On nomme cela l'éternelle félicité, pour trois raisons ; d'abord parce que c'est tout à fait divin et une image de Dieu dans l'homme ; ensuite parce que cela est encore divin en tant que plongé complètement en Dieu ; troisièmement parce que Dieu jouit lui-même de cette œuvre et de cette substance divine, qu'on appelle divine à cause de la partie qui est en elle, participation divine. Toute cette immutabilité et incommutabilité dont parle ce maître n'est pas dans l'activité, mais dans l'essence, dans le fond ; c'est là que cela ne peut vous être ôté et demeure ferme, et non point dans l'activité considérée sous l'aspect du temps (1). Car, dans le temps, les choses sont changeantes et il y règne la multiplicité. De tout cela il peut bien y avoir interruption, dans l'activité, mais non dans l'essence, pourvu qu'on soit bien disposé (2). Et celui qui est arrivé jusqu'ici peut bien être appelé bienheureux et c'est de cette félicité que parlait Notre-Seigneur quand il disait : *Bienheureux sont les yeux qui voient ce que vous voyez.*

9. Mes enfants, pour éprouver ce sentiment, on doit atten-

tion, ni par la chair, ni par les défaillances charnelles des vices ou des tentations. » Aucun péché ne peut enlever au fond son désir instinctif du bien divin ou son aptitude à recevoir les impressions mystiques.

(1) Voir A. L. CORIN, *Neophilologus*, VIII, 1, p. 38.

(2) L'activité, dont nous avons l'initiative et que nous exerçons par le moyen de nos idées abstraites et des vouloirs qui en dépendent, peut bien nous donner un profond sentiment des perfections de Dieu manifestées dans ses œuvres, mais elle ne peut nous donner la conscience immédiate de Dieu vivant en nous, de cette union d'amour et de grâce entre notre être et le sien, qui commence l'union du ciel et s'épanouira en vision béatifique. Ce n'est pas dans notre raison trop dépendante des images et des sens que nous pouvons recevoir cette grâce, mais seulement dans ce qui distingue essentiellement notre âme de l'âme des bêtes, dans ce qu'elle a de plus spirituel, dans son fond. Voir *Introduction théologique*, n° 2, 3, 5, 25-30 ; vol. I, p. 75-76, 77-99, 105-114.

dre le lieu et l'heure et il y faut du silence, du recueillement et du détachement. Pour cela, la nuit est un moment très propice, car elle est silencieuse et longue. Le matin, s'il nous arrive de ressentir un peu de ces divines impressions, voilà qu'on a besoin de ceci ou de cela, on se met à autre chose, on court de-ci de-là, et on n'y donne pas toute son attention intérieurement dans un détachement [de tout autre souci]. C'est alors que le diable s'en vient et qu'il t'obstrue le chemin, de telle sorte que cette grâce ne te sera peut-être jamais accordée, et un autre, qui se maintient dans cet exercice, sera mis à ta place. Cher enfant, si Dieu te donne un royaume, il te donnera bien aussi un couvent (1). S'il te donne cette grande grâce, il t'accordera aussi à plus forte raison tout ce dont tu as besoin. Le plus grand dommage vient de ce que vous ne vous y appliquez pas. Personne ne doit s'ingérer dans les affaires de pareilles âmes, car le Pape et la sainte Église elle-même ne s'en occupent pas; on laisse Dieu s'arranger avec elles.

10. On pourrait bien prouver l'existence de cet état d'âme par maintes citations des écrits des plus grands saints que le temps ait possédés. David le nomme : *In pace in idipsum, un sommeil* (2), et saint Paul : *Une paix qui surpasse tout sentiment* (3), saint Jean : *Un silence qui dure une demi-heure* (4). Maints autres grands saints de la sainte Église, saint Denys et saint Grégoire et beaucoup d'autres, ont longuement écrit sur ce sujet. On doit donner place à cette contemplation et y mettre de l'application. Saint Augustin dit : « Quand Dieu veut opérer, on doit attendre avec application son opération. »

(1) Expression imagée, expliquée par la phrase suivante.

(2) *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Dans la paix, au même instant, je m'endormirai et me reposerai.* Ps. IV, 10.

(3) Philipp., IV, 7.

(4) Apocalyp., VIII, 1.

Notre-Dame, car par sa raison elle est allée au plus haut des cieux, dans les abîmes de l'enfer, dans les profondeurs de la mer; elle a fait le tour de la terre, sans jamais trouver le repos.

Mes enfants, si haut qu'on s'envole, en cette vie, dans ses pratiques de piété, il faut toujours réserver une heure à offrir à cette toute aimable Dame des louanges toutes particulières et pleines d'allégresse, un joyeux service, la priant aimablement de nous conduire, de nous aider et de nous attirer à son Fils bien-aimé.

Mes enfants, sa dignité dépasse toute conception (1), toute mesure. Quelle merveille! Elle a porté son Dieu et son Créateur, dans son sein et dans ses bras; elle avait avec lui les relations les plus enviabes, les plus délectables et qui dépassent tout sentiment. Elle n'avait pas le moindre doute que cet enfant fût Dieu, elle en était absolument sûre; et [pourtant] elle pouvait le traiter à sa guise et, lui, se comportait avec elle, comme son enfant; toutefois, durant toute sa vie, son cœur à elle n'a pas trouvé un seul instant, en cela, son repos, et sa totale satisfaction (2), mais, sans cesse, son âme

(1) C'est ainsi que nous croyons pouvoir traduire, ici, le mot *wise* que nous trouvons souvent dans les sermons de Tauler. Ce mot signifie littéralement : *façon, manière particulière*. Tauler lui donne le sens métaphysique de : *mode d'être déterminé, représenté ou représentable par une idée particulière*. Nous ne pouvons rendre cette signification en français que par des mots qui en approchent plus ou moins et dont le choix est commandé par le contexte.

(2) Pour comprendre les mots repos et jouissance et les phrases dans lesquelles ils reviennent, il faut se rappeler la distinction foncière qu'établit la théologie entre les biens créés dont on peut user avec agrément, mais sans se reposer en eux, et le bien total, le bien éternel de Dieu, le seul dans lequel nous devons chercher notre repos total. Les joies de la maternité divine étaient, pour la Vierge elle-même, non pas une fin dans laquelle elle pût se reposer, mais un moyen d'entrer plus avant dans le mystère du Dieu d'amour.

montait et s'élevait jusqu'à l'abîme de Dieu. En lui seul était sa paix, en lui était son héritage, son repos, sa demeure.

2. Mes enfants, empoisonnée par le premier péché, la nature s'est profondément abîmée dans ce qu'il y a d'inférieur en elle. L'homme est créé et placé entre deux termes : le temps et l'éternité. Le temps ne devrait jamais être pour nous qu'un passage vers le terme, et c'est l'éternité qui devrait être notre demeure et notre fin (1). Mais voici que le malheureux homme, à cause de la chute de sa nature, et en conséquence de son aveuglement, tourne tout du côté le plus infirme, prend bel et bien son repos sur la route et oublie son vrai terme.

La nature est devenue si friande qu'elle tombe de suite sur tout objet qu'elle rencontre et veut s'y reposer, qu'il s'agisse d'un bien spirituel ou corporel, intérieur ou extérieur.

Comment les gens du monde cherchent leur repos et leur plaisir, c'est bien manifeste, et de ce qui leur en adviendra ils feront bien ensuite l'expérience, aussi bien que de ce qui arrivera à tous ces hommes, à quelque état qu'ils appartiennent, mais surtout à ceux qui, sous des apparences religieuses, portent un cœur mondain et placent leur repos dans les choses du temps, quelles qu'elles soient. En quel péril ceux-ci se trouvent! s'ils le savaient, leur cœur en sécherait d'angoisse. Sachez-le bien, Dieu a disposé toutes choses pour la satisfaction des besoins, et rien en vue de la jouissance et du plaisir, si ce n'est lui-même.

3. Mes enfants, je dois vous parler affectueusement. J'ai été mal compris, quand on m'a fait dire que je ne voulais entendre personne, en confession, à moins qu'il ne me promît de faire tout ce que je voudrais (2). « Ce que je vou-

(1) Notre bonheur final est, à la fois, le but, la fin et le terme de notre voyage sur terre.

(2) Taufer avait dû se plaindre, dans un sermon précédent,

drais », voilà une expression inexacte. Je ne veux de personne autre chose que ce qui est écrit et ne demande à personne de me faire pareille promesse (1), [mais aussi] (2) je ne peux absoudre personne, et le Pape non plus, à moins que le pénitent ne regrette ses péchés et n'ait la volonté de veiller davantage sur lui et, en particulier, sur ce qui est, en lui-même, occasion de péché. Mes enfants, les causes qui sont occasion de péché, il est des gens qui les retiennent volontairement et sciemment, et qui, avec cela, vont à confesse et au corps sacré de Notre-Seigneur, sans vouloir reconnaître leurs défauts. Tant qu'ils n'ont pas volé ou commis quelque acte de grossière impureté, ils continuent tranquillement leur chemin. A eux de voir comment ils seront absous; ils s'en apercevront bien [un jour] et sauront quels regrets cela leur vaudra. Ils cherchent leur repos, leur satisfaction, en dehors de Dieu, dans les hommes, les habits, la nourriture, ou la consolation qui vient des créatures.

4. L'homme cherche même aussi son repos dans des choses qui paraissent fort bonnes. C'est ainsi que, s'il a commis quelque péché, il court à la confession extérieure, avant même qu'il se soit intérieurement confessé à Dieu, par un humble aveu de sa faute. C'est que, dans cette confession extérieure, la nature cherche son repos, elle veut arriver à la paix et faire taire et réduire au silence, en elle-même, les remords et les reproches intérieurs. Car l'homme, une fois

d'avoir eu trop souvent affaire à des pénitents qui ne sont pas capables de comprendre la vérité qu'on devrait leur donner, pour les éclairer sur leur état. Il s'agit de pénitents à péchés véniels, aveuglés sur leurs défauts et les attachés qui les arrêtent tout net sur le chemin de la perfection.

(1) Tauler ne goûtait pas beaucoup le vœu d'obéissance fait au confesseur.

(2) Nous croyons exprimer très fidèlement la pensée de Tauler, en ajoutant le *mais aussi*, qui n'est pas dans le texte littéral, mais qui est nécessaire à la pleine intelligence du contexte.

confessé, les reproches ne se font plus entendre et l'homme est alors tout à fait tranquille. Sachez-le, le remords (1) et les reproches sont comme une plaie vive et douloureuse; ils rongent merveilleusement la rouille du péché (2).

La nature cherche aussi le repos dans les exercices spirituels. Certaines gens la cherchent [dans certains états intérieurs et certaines se reposent] dans leurs pratiques et œuvres intérieures, dans leurs résolutions, leurs pratiques particulières, et ils demeurent si fort attachés à ces bonnes choses, qu'avec cela, ils empêchent le Seigneur de les élever à la plus haute vérité.

Mes enfants, en deux mots : tout ce en quoi l'homme recherche son repos et qui n'est pas uniquement Dieu, sans mélange, tout cela est vermoulu. Cher enfant, ce n'est pas tout que tu portes un mauvais manteau et qu'un autre se présente sous de beaux dehors de sainteté (3). Non, en vérité, il faut quelque chose de plus.

5. Or, il y a des gens qui parlent des choses les plus belles, et les plus simples, qui disent comment tout a marché à souhait, comment tout leur a été facile et plein de jouissance : prières, veilles, jeûnes, larmes; et pourtant je m'aperçois qu'ils s'en tiennent là. Alors, sachez-le, si bon, oui, encore une fois, si bon que tout cela puisse être ou paraître, qu'il y ait même absence d'image, de forme et de détermination (4), qu'il s'agisse de suprasensible ou de jouissance sensible,

(1) Vetter a tort de corriger *bissen* de E., en *bichten* de S.

(2) C'est là le texte de V. On ne voit pas bien le lien entre la plaie et la rouille. Nous appuyant sur E., qui porte : *rost der sünden*, nous proposons de lire : *dros(t) der sünden* : l'abcès, l'ulcère, la suppuration du péché.

(3) L'humiliation, même d'une réputation imméritée et mauvaise, si bonne qu'elle soit pour notre sanctification, n'est pas encore une pratique dans laquelle nous puissions nous reposer en toute sécurité.

(4) Toujours le mot : *wise*.

tout ce en quoi l'homme se repose avec jouissance et qu'il retient comme un bien à lui, tout cela est vermoulu. Ce qui importe est de s'enfoncer purement et simplement dans ce bien pur, simple, inconnaissable, ineffable et mystérieux qu'est Dieu, en se renonçant à soi-même et à tout ce qui peut se dévoiler en lui (1). Comme le dit saint Denys : « Que tout s'en tienne à son néant; ne rien savoir, ne rien connaître, ne rien vouloir, si ce n'est en se détachant, ne chercher et ne vouloir rien à soi, mais avoir seulement tout dans une pensée qui se perde en Dieu. » Car Dieu n'est rien de tout ce que tu peux nommer de lui, Il est au-dessus de toute forme, de toute essence, de tout bien, et Il n'est rien de tout ce que tu peux connaître et nommer de lui. Il est au-dessus de tout cela, bien plus que ne peut le concevoir aucune intelligence : ni haut, ni bas, ni comme ceci, ni comme cela, mais beaucoup au-dessus de toute conception déterminée (2).

6. Cher enfant, c'est en ce Dieu inconnu qu'il faut mettre ton repos et ne chercher ni délectation, ni illumination (3).

(1) Nous ne devons pas même nous complaire dans les révélations particulières que Dieu peut nous faire de ses perfections; ce qui n'empêche pas que nous les acceptions et nous nous en servions, comme de tout autre bien créé.

(2) Toujours : *wise*.

(3) Tauler a, ici, en vue la maladie assez fréquente chez les personnes vouées à la contemplation, des âmes curieuses d'analyser leurs impressions, d'étudier à quel degré elles en sont, avides d'émotions mystiques et d'états psychologiques extraordinaires. La prédication du saint homme était de nature à exciter cette curiosité et cette humaine avidité du divin, en même temps qu'elle éveillait et soutenait le désir surnaturel d'une plus intime possession de Dieu. La ligne de conduite est tracée de main sûre. Discutons le moins possible nos états mystiques. Tauler n'aurait pas approuvé les directeurs qui demandent par écrit à toute âme favorisée de grâces d'union, des exposés détaillés de leurs impressions. On peut le faire quelquefois, mais il faut des

Agis comme le chien : lorsqu'il vient à trouver de la bonne viande, quelque part, il n'ose pas y toucher et s'enfuit; on l'y a habitué en le rouant de coups. Plus tard, tu goûteras [cette joie], mon cher enfant; pour l'instant tiens-toi à ce pur néant qui est tien et que tu es, en vérité. S'il y a là quelque chose, cela est Sien et non pas tien. Ne t'arrête à rien de ce qui peut t'illuminer, même si cela est sans forme et sans figure, sans image, et dépasse tout être. « Mais, Seigneur, dit-on, cela m'est tout à fait présent, et se manifeste pleinement comme Dieu. » Mon cher enfant, ne t'arrête pas à cela par manière de repos, laisse-le pour ce que c'est; n'interroge pas, ne cherche pas plus loin, mais tiens-toi bien bas et enfonce-toi dans ton non-savoir et dans ton non-vouloir savoir; mais, dépouillé de tout, tiens-toi à ton Dieu caché et inconnu et considère que tu n'es pas homme à connaître de quelque façon le Dieu grand, inconnu et caché; reste dans la quiétude et le repos et non pas dans l'illumination et l'émotion (1).

Il est écrit dans le prophète Ezéchiel (2) : *Les hommes qui entreront dans le Saint des saints ne doivent avoir aucune possession, mais je serai moi-même leur possession* (3). Bien que cette parole vise les prêtres, elle peut aussi s'appliquer, au sens spirituel, à tous les hommes qui veulent entrer dans le Saint des saints, c'est-à-dire dans les mystères de l'intimité de Dieu; ils ne doivent pas avoir d'autre héritage que la réalité toute divine, sans détermination, sans forme, sans nom et toute mystérieuse de l'être même de Dieu. Voilà quel doit être leur seule possession. Ils ne doivent incliner la tête vers aucune autre chose intérieure ou extérieure. Autrement

raisons spéciales pour se permettre de demander un travail de rédaction parfois dangereux et, à tout le moins, inutile pour l'âme qui doit décrire ces phénomènes intimes de sa vie intérieure.

(1) Pas d'analyse rationnelle de l'état mystique et pas d'excitation volontaire d'émotion sensible, à son occasion.

(2) Ezéchiel, XLIV, 28.

(3) Par ce mot nous traduisons : *erbe, bien héréditaire.*

tout en deviendrait vermoulu. Ne t'y arrête pas lorsque tout va si aisément qu'on pourrait dire que c'est ce qui convient (1). Préfère le raboteux et l'inégal (1) à ce qui te plaît et t'impressionne agréablement. Non, mon cher enfant, ne te repose pas, cherche ton néant.

Quand Dieu voulut produire et créer toutes choses, il n'avait devant lui rien d'autre que le néant. En aucune façon, il ne s'est servi, pour créer la moindre chose, d'une matière déjà existante. Il a tout fait de rien. Là où Dieu veut et doit vraiment opérer, il n'a besoin de rien que du néant. Le néant est plus apte à recevoir d'une façon passive l'opération divine que toute chose qui est. Veux-tu être sans cesse en état de réceptivité, pour tout ce que Dieu peut et veut donner d'être et de vie à ses amis de choix et opère en eux? Veux-tu qu'il jette pleinement en toi tous ses dons? Eh bien, avant tout, applique-toi à te convaincre qu'en vérité, dans ton fond, tu n'es rien; car c'est notre prétention d'être quelque chose et notre manque de détachement qui empêchent Dieu de faire sa belle œuvre en nous.

7. Le saint homme Job, que Notre-Seigneur louait et dont il disait qu'il était juste et simple (2) et qu'on n'en trouverait point de semblable à lui, et dont il est écrit qu'il n'a pas dit de sottise parole (3), Job donc disait : *Ma place et celle de tout ce qui est à moi est au plus profond de l'enfer. Crois-tu que j'y puisse trouver quelque repos?* (4) Mes chers enfants, ce saint homme entendait par lui et ce qui était sien, non pas son rien créé, puisque certes, à ce point de vue, l'homme est naturellement néant, mais, par lui et ce qui était sien, il voulait dire son néant coupable. Cet homme juste voulait, à cause de ses péchés, descendre dans les dernières profon-

(1) Voir sermon xxviii.

(2) Job, I, 8.

(3) *Ibid.*, 22.

(4) *Ibid.*, xvii, 16.

et le saint modèle de Notre-Seigneur. L'autre héritage, nous l'attendons, c'est le glorieux héritage de la toute délicieuse divinité. Il nous a été promis que nous serions les cohéritiers de son domaine, et que nous serions éternellement ses commensaux.

Mon enfant, si nous conservons fidèlement l'héritage de ce monde, la vie de Notre-Seigneur, avec amour et sincère reconnaissance, nous aurons davantage part à cet héritage; plus riche et plus heureuse sera aussi, dans l'éternité, notre possession de l'héritage éternel.

9. Mes enfants, les plaies de Notre-Seigneur sont toutes guéries, sauf les cinq plaies sacrées qui doivent rester ouvertes jusqu'au dernier jour. L'éclat de la divinité qui en jaillit et le bonheur que les anges et les saints en reçoivent, tout cela est inexprimable. Ces cinq portes doivent être, ici-bas, notre héritage; c'est par elles que nous devons entrer dans l'éternel héritage, dans le domaine de notre Père. De ces portes, le portier est le Saint-Esprit. Son doux amour est toujours prêt, pourvu que nous frappions, à nous introduire et à nous laisser aller, par ces portes, dans l'héritage éternel de notre Père. Car sûrement, l'homme qui passe, comme il convient, par ces portes, ne peut pas s'égarer du chemin.

Mes enfants, de ces aimables plaies, nous devons apprendre cinq leçons, grâce auxquelles nous entrerons, sans aucun obstacle. Les voici : fuir, souffrir, se taire, se mépriser et se renoncer à soi-même, dans un véritable abandon. Penche-toi sur la blessure du pied gauche et presse-la de tes lèvres, afin d'y puiser la force de fuir tout plaisir et toute satisfaction que tu pouvais avoir et recevoir en dehors de lui. Ensuite, penche-toi, tant que tu pourras, sur la plaie du pied droit et là apprends à souffrir tout ce qui t'advient intérieurement et extérieurement, d'où que cela vienne. Puis, de la main droite, suce la douce liqueur, et prie-le qu'il t'accorde la grâce de garder le silence intérieur et extérieur. A qui aurait cette vertu de se taire en tout, jamais rien ne pourrait arri-

ver (1). Puise, ensuite, à la plaie de la main gauche, la grâce du mépris, c'est-à-dire la grâce de demeurer indifférent aux choses du temps, extérieures et intérieures, à tout ce qui t'advient ou te vient à l'esprit. Ce que tu n'aimes pas et que tu n'affectionnes pas (2), mais qui pourtant te fait impression, de tout cela ne t'en soucie pas, laisse tomber, laisse passer, ne t'en fais pas de chagrin.

10. Enfin, coule-toi tout à fait, avec tout ce que tu es, dans l'aimant et doux Cœur, dans le tout aimable lit nuptial qu'il a ouvert aux siens, à ceux qui veulent lui donner leur cœur, et où il les enlacera dans les nobles bras de son amour et où ils jouiront de lui pendant toute l'éternité. C'est là qu'on doit apprendre à se renoncer soi-même, de toutes façons, dans la joie et dans la peine, dans l'abondance et la privation, dans le temps et dans l'éternité, comme le veut le Seigneur et comme il plaît à son divin Cœur à ton égard et à l'égard de toute créature. Laisse toutes choses s'en aller en poussière, se dissiper afin qu'il n'y ait plus de complaisance qu'en lui seul.

11. Mes chers enfants, c'est ainsi et avec maintes dévotions saintes que vous devez user de ce tout aimable héritage et, par ces portes sûres, entrer dans l'éternel héritage. Offrez à votre Père du ciel la passion imméritée de Jésus pour vos souffrances bien méritées, ses pensées innocentes pour vos pensées coupables, ses saintes paroles pour vos paroles coupables et, ainsi, toutes ses actions, son humilité, sa patience.

(1) Rien n'arriverait de fâcheux qui pût empêcher le progrès spirituel, car même les accidents désagréables tournent à l'avantage de celui qui sait se faire et ne pas se plaindre, selon cette parole de saint Paul : *Tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu.* (Aux Rom., viii, 28.)

(2) Au lieu de *wider*, que nous avons dans Vetter, nous restituons *weder*, qui nous semble plus conforme au développement de la pensée de Tauler.

TABLE DES MATIÈRES

Sermons XXIII-XXIX

XXIII. Sermon pour le Dimanche après l'Ascension...	3
XXIV. Sermon de la Préparation à la Pentecôte.....	15
XXV. Premier sermon pour la Pentecôte.....	25
XXVI. Deuxième sermon pour la Pentecôte.....	35
XXVII. Troisième sermon pour la Pentecôte.....	49
XXVIII. Sermon pour le I ^{er} Dimanche après la Trinité..	56
XXIX. Sermon pour le II ^e Dimanche après la Trinité..	65

Sermons XXX-XXXIV

XXX. Premier sermon pour le Saint-Sacrement.....	79
XXXI. Deuxième sermon pour le Saint-Sacrement....	90
XXXII. Troisième sermon pour le Saint-Sacrement....	102
XXXIII. Quatrième sermon pour le Saint-Sacrement....	115
XXXIV. Cinquième sermon pour le Saint-Sacrement...	128

Sermons XXXV-XXXIX

XXXV. Premier sermon pour le III ^e Dimanche après la Trinité.....	137
XXXVI. Deuxième sermon pour le III ^e Dimanche après la Trinité.....	148
XXXVII. Troisième sermon pour le III ^e Dimanche après la Trinité.....	162
XXXVIII. Premier sermon pour le IV ^e Dimanche après la Trinité.....	173
XXXIX. Deuxième sermon pour le IV ^e Dimanche après la Trinité.....	185

Sermons XL-XLIV

XL. Premier sermon pour le V ^e Dimanche après la Trinité.....	197
XLI. Deuxième sermon pour le V ^e Dimanche après la Trinité.....	214
XLII. Troisième sermon pour le V ^e Dimanche après la Trinité.....	227
XLIII. Premier sermon pour la Nativité de S. Jean- Baptiste.....	235
XLIV. Deuxième sermon pour la Nativité de S. Jean- Baptiste.....	248

Sermons XLV-L

XLV. Premier sermon pour le VIII ^e Dimanche après la Trinité.....	267
XLVI. Deuxième sermon pour le VIII ^e Dimanche après la Trinité.....	283
XLVII. Sermon pour le X ^e Dimanche après la Trinité..	291
XLVIII. Sermon pour le XI ^e Dimanche après la Trinité.	300
XLIX. Premier sermon pour le XII ^e Dimanche après la Trinité.....	313
L. Deuxième sermon pour le XII ^e Dimanche après la Trinité.....	320

Sermons LI-LIV

LI. Premier sermon pour le XIII ^e Dimanche après la Trinité.....	319
LII. Deuxième sermon pour le XIII ^e Dimanche après la Trinité.....	340
LIII. Troisième sermon pour le XIII ^e Dimanche après la Trinité.....	352
LIV. Sermon pour l'Assomption.....	367
TABLE.....	379

Imprimerie E. AUBIN ET FILS
LIGUGÉ (Vienne)

10-30
